Fédération Entraide Protestante

173

06.2023

Proteste

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante

Dossier

Homme et femme, Il les fit

p. 9

UN PROJET AUDACIEUX
pour les femmes victimes d'exploitation sexuelle
p. 4

LA GRAINE DE SEL
L'homme, la femme et l'altérité biblique
p. 8

PRIX CHARLES GIDE
Édition 2023
p. 24

LE PORTRAIT
Françoise Caron
p. 28

Sommaire

ÉDITO 2

C'est vite dit 3
Des cultes inclusifs inédits
Un Café Joyeux à Nantes

Ici et ailleurs 4
Un projet audacieux pour les femmes victimes d'exploitation sexuelle 4
Brigitte Martin
Une brocante verte et solidaire 5
Brigitte Martin

Les échos du terrain 6
Rimlishof : du neuf pour les demandeurs d'asile 6
Alain Nussbaumer
Des ateliers cuisine pour les étudiants en difficulté 7
Brigitte Martin

La graine de sel 8
L'homme, la femme et l'altérité biblique 8
Brice Deymié

DOSSIER : Homme et femme, Il les fit 9
Introduction 9
Olivier Abel
Portraits croisés : Femme dans le BTP ; Homme et sage-femme 11
Domitille Baudonnière, Wilfried Grand
Les défis de la parité 12
Charlotte Lemoine
L'inégalité en santé frappe les femmes 13
Didier Sicard
Bulletin d'abonnement 13
Sensibiliser à la culture de la patiente migrante 14
Richard Beddock
Entrer dans le monde des autres 15
Smaïn Laacher
Une réconciliation salutaire 16
Lydia Jaeger
3 questions à Lydia Lehmann 17
Homme et femme: une construction sociale ? 18
Denis Malherbe
Sur la route des nouvelles femmes migrantes 19
Micheline Bochet-Le Milon
Femmes un jour, femmes toujours 20
Témoignages de personnes âgées
La place des stéréotypes de genre dans le handicap 21
Marie-Noëlle Brunet
Famille : que reste-t-il au couple ? 22
Marie-Noëlle Yoder
Petit à petit, j'ai trouvé ma place 23
Nelly

La vie de la Fédé 24
Des Journées nationales réussies 24
Jackaëlla Razanamahery
Prix Charles-Gide: quatorze lauréats récompensés 25
Isabelle Richard

Leur parole nous éclaire 26
J'ai demandé un appartement 26
Brigitte Martin

La page culture 27

Le portrait 28
Françoise Caron 28
Brigitte Martin

Edito

Homme et femme, Il les fit…

Le dossier de ce ***Protest****e* est délicat à traiter tant il est facile de s'égarer dans une vision caricaturale du rapport entre les hommes et les femmes.

Les auteures et auteurs de ce numéro ont évité cet écueil, ils ont su éclairer sans blâmer, qu'ils en soient ici remerciés.

De la Genèse à nos jours, l'histoire des femmes est indissociable de celle des hommes, car nous vivons ensemble et traversons les épreuves individuelles et collectives côte à côte. Cependant, les historiens se sont très peu intéressés à la vie des femmes, leurs rôles, leurs besoins, leurs talents, et aux injustices qu'elles subissaient.

Cet oubli de la moitié de l'humanité a provoqué son invisibilité dans de nombreux domaines (arts, sports, sciences, etc.) et perdure de nos jours notamment dans les médias ou la recherche médicale.

Les mouvements féministes nés au XVIIIe siècle, et très actifs en France à partir des années 1960, ont contribué à l'émancipation des femmes.

Après avoir obtenu des droits, encore fallait-il qu'elles se sentent suffisamment libres pour s'affranchir des préjugés, faire entendre leur voix, oser exercer des métiers jusqu'alors exclusivement réservés aux hommes…

Encore fallait-il que les hommes leur concèdent des postes à responsabilité afin qu'elles participent activement aux décisions politiques et stratégiques qui les concernent tout autant que les hommes.

Aujourd'hui, la lutte continue pour atteindre l'égalité. Mais jusqu'où aller dans la revendication d'un traitement identique, quand nos corps sont si différents ? Comment concilier les besoins et les désirs de chacune et de chacun ? Après que la relation maternelle nous a donné vie, chacun doit, sans aucun doute, s'attacher à affectionner l'autre, homme ou femme, au nom de l'amour fraternel.

Bonne lecture à toutes et tous !

Charlotte Lemoine,
déléguée générale de la FEP

Revue trimestrielle d'information et de réflexion de la Fédération de l'Entraide Protestante
www.fep.asso.fr – 47, rue de Clichy 75009 Paris.
Tél. 01 48 74 50 11 – Fax 01 48 74 04 52.
ISSN : 1637-5971.
Directrice de la publication : Isabelle Richard.
Directrice de la rédaction : Charlotte Lemoine.
Rédactrice en chef : Brigitte Martin.
Membres du comité de rédaction : Micheline Bochet-Le Milon, Françoise Caron, Florence Daussant-Perrard, Nadine Davous, Brice Deymié, Taïeb Ferradji, Marc de Maistre, Denis Malherbe, Didier Sicard, Élisabeth Walbaum. Relecture : Florence Collin.
Photos : Benjamin Bories (FDF), Café Joyeux, Institut biblique de Nogent, Istock, Nueva Vida Espagne.
Maquette : Celka.
Imprimeur : Marnat. Prix au numéro : 9,50 €.

Pour écouter des articles de *Proteste*, c'est ici .

Des cultes inclusifs inédits

En collaboration avec la Fondation John BOST, l'Église EPUdF de Poissy lance un culte inclusif le samedi soir, une fois par mois. Les offices réunissent une vingtaine de paroissiens et presque autant de personnes en situation de handicap mental.

C'est dans une salle polyvalente, mise à disposition par la Fondation John BOST, que les cultes inclusifs proposés par le pasteur Georges Letellier et le conseil presbytéral de l'Église protestante unie de Poissy se déroulent depuis mars. La paroisse étant en pleine expansion, l'objectif est de créer une dynamique dans la région ; mais aussi d'impliquer les personnes en situation de handicap de deux foyers du secteur – dont certaines avaient l'habitude de rejoindre les paroisses locales – dans une célébration adaptée à leurs capacités. Pari tenu !

Les cultes-partages *L'Église vue du ciel* ne sont pas pour déplaire aux paroissiens. Ici, on privilégie les refrains faciles à mémoriser, les chants à gestes, les phrases simples à répéter, l'usage de kamishibaïs[1] et de figurines. Bientôt, des résidents rejoindront le groupe musical.

Les jolis palets aux couleurs de « merci », « s'il te plaît » ou « pardon », déposés par les personnes avec un handicap en guise de prière, confirment, si besoin était, que la mixité est toujours une richesse. Et quand, pour clôturer le culte, chacun s'empare de la corde de prière pour réciter le *Notre Père*, l'émotion est palpable.

Pour Christian Apel, aumônier de la Fondation John BOST de la région Normandie, qui a animé le premier culte inclusif, « *le projet de l'Église devrait être d'accueillir les personnes avec handicap et de s'adapter à leurs besoins et spécificités* ». Pour aller plus loin encore, de nombreuses activités pourraient leur être proposées, à commencer par l'entraide, les partages bibliques ou encore la catéchèse des plus jeunes. Et si des amitiés pouvaient naître entre les personnes en situation de handicap et les fidèles, ce serait formidable !

[1] Un kamishibaï est un petit théâtre portatif en bois ou en papier.

Un Café Joyeux à Nantes

C'est à l'occasion de la Journée de la trisomie 21 que Café Joyeux, la marque de cafés-restaurants inclusive et solidaire française, a ouvert ses portes à Nantes.

Après Rennes, Paris, Bordeaux, Lyon, Tours, Montpellier, Lisbonne et Bruxelles, Café Joyeux s'est installé à Nantes[1]. Depuis le 21 mars, six nouveaux équipiers joyeux servent avec le cœur les clients et les valeurs de la marque : beau, bon et vrai.

Si le beau est essentiel pour le bien-être de l'équipe et le bon pour celui des convives (le croque-monsieur est fameux !), c'est le vrai qui, sans aucun doute, séduit la clientèle.

Depuis 2017, Café Joyeux veut faire changer le regard de la société sur le handicap. La marque emploie et forme des personnes en situation de handicap mental et cognitif. Fondé par Yann et Lydwine Bucaille, le concept solidaire et inclusif rend le handicap visible (les cafés-restaurants sont installés en centre-ville), favorise la rencontre, et propose toujours plus de travail à des personnes éloignées de l'emploi. Cent vingt-quatre équipiers sont aujourd'hui salariés en CDI en France et à l'international.

Café Joyeux prouve que le plein-emploi des personnes avec un handicap mental est possible, alors que la plupart des Français concernés n'ont pas accès à un emploi ordinaire.

L'équipe du nouveau Café Joyeux de Nantes : Valentin, Aymeric, Emma, Arthur, Thelma, Albane, Marine, Alexandre et Sylvie.

[1] Le Café Joyeux de Nantes se situe au 1, rue des Vieilles-Douves.

Un projet audacieux pour les femmes victimes d'exploitation sexuelle

L'association Nueva Vida, située à Santander, en Espagne, est née en 1998 à l'initiative d'un petit groupe de chrétiens évangéliques de l'Église locale. Elle compte aujourd'hui soixante-douze bénévoles et cent treize salariés, investis dans différents domaines : les femmes en situation de prostitution, les demandeurs d'asile, les personnes sans abri ou en situation de grande précarité…

Très proche de toutes celles et tous ceux qui sont à risque d'exclusion, et tout particulièrement des femmes victimes d'exploitation sexuelle, Nueva Vida s'est engagée dans un partenariat avec l'entreprise textile Austral Sport, créée à Maliaño, en 1976. La société emploie plus de 20 % de personnes porteuses de handicap et collabore avec plusieurs ONG dont Médecins du monde.

Une formation qualifiante dans le textile

Grâce à son projet « Nueva Vida Textil », l'association offre à ses protégées l'occasion de se former dans le secteur du textile, dans un atelier flambant neuf situé au cœur de l'entreprise Austral et parfaitement équipé pour protéger l'identité et l'intégrité des femmes. Toutes bénéficient de cours d'initiation à l'habillement, apprennent les rudiments du métier, se familiarisent avec les différents types de vêtements, de tissus et de machines. Les femmes suivent également des programmes ciblés pour acquérir des connaissances plus techniques dans le domaine des vêtements industriels. À l'issue de leur formation, elles peuvent être embauchées et faire partie de l'équipe « Nueva Vida Textil ».

« *Nous voulons continuer à œuvrer pour l'insertion socioprofessionnelle des personnes en situation d'extrême vulnérabilité qui ont énormément de difficultés à obtenir un emploi stable et de bonnes conditions de travail* », affirme Julio David García Justamante, responsable technique chez Nueva Vida. « Nueva Vida Textil » est un modèle d'initiative locale et responsable pour l'Espagne et le monde entier.

Des collaborations public-privé pour l'équité économique

Julio David García Justamante est persuadé qu'il est essentiel que les entreprises, le secteur public et la société civile unissent leurs forces en faveur d'un développement humain durable pour réduire les inégalités et construire un monde plus juste. « *Dès l'adoption de l'Agenda 2030 par les États membres des Nations unies, en 2015, les secteurs public et privé se sont engagés dans de nombreuses initiatives afin de relever les grands défis économiques et sociaux au niveau local, national et mondial. Cette collaboration entre le secteur public, les entreprises et la société civile est nécessaire pour relever les défis auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui* », affirme le responsable technique.

Brigitte Martin

À Nueva Vida, les femmes victimes d'exploitation sexuelle se forment dans le secteur du textile.

Marie ne mentionne pas le nom de « *l'homme âgé qui parle anglais* », mais cet étranger l'a sauvée de la situation d'exploitation sexuelle dont elle était victime. Nigériane de vingt-deux ans, elle a quitté son pays à l'âge de dix-sept ans et est arrivée en Espagne attirée par une fausse offre d'emploi. « *Je suis venue pour travailler dans un magasin, mais on m'a enfermée dans une maison jusqu'à ce que j'aie payé tout ce que coûtait le billet d'avion.* »

Cela remonte déjà à quelque temps. Maintenant, Marie se remet de ce qu'elle a vécu. Pendant que son petit garçon est à l'école, elle se forme et apprend la langue. « *Ici, j'apprends un métier, j'apprends l'espagnol. Je resterai là où j'aurai un emploi.* »

Une brocante verte et solidaire

À Nantes, Aude Couturier et Solène Mahé offrent une deuxième chance aux personnes en grande exclusion et aux plantes en décrépitude ; dans cet ordre. Leur Brocante verte attire les âmes solidaires et les sensibilités écolos.

Adzo, dans l'atelier de travail de la Brocante verte, vient de terminer le rempotage d'une plante.

Promouvoir l'insertion sociale et professionnelle de personnes sans domicile fixe en concevant une ressourcerie de végétaux, il fallait y penser. « *On avait envie de créer une structure d'insertion qui s'adaptait vraiment aux besoins de ce public. On a cherché une activité plus valorisante que le ménage et qui pourrait aussi changer le regard des gens* », explique Aude Couturier.

Aude Couturier et Solène Mahé sont coordinatrices de projet ; elles ont travaillé trois ans en Asie, et autant à Paris auprès de SDF. Elles sont passionnées par les plantes et militent pour l'anti-gaspillage végétal. Nantes est dans un bassin horticole. Elles découvrent que les grosses pépinières jettent plusieurs milliers de plantes par an, le coût du rempotage étant prohibitif. Côté jardinerie, on balance aussi, quand l'esthétique n'est plus au rendez-vous. Après plusieurs stages en horticulture, les deux jeunes femmes se lancent.

Une reprise du travail en douceur

Avec la Brocante verte, Aude et Solène font d'une pierre deux coups : elles collectent les plantes défraîchies dans les pépinières, jardineries et cimetières[1], pour leur donner une seconde vie, et offrent un accompagnement social et professionnel à des personnes à la rue, en hébergement d'urgence, en situation d'addiction, ou migrantes en fin de droits. « *Notre objectif est de leur permettre de reprendre le chemin du travail en douceur et d'avoir un emploi durable,* précise Aude Couturier, *nous cherchons des entreprises qui adhèrent à notre démarche et acceptent de faire confiance à des personnes qui ont un trou dans leur CV, n'ont pas travaillé depuis longtemps et n'ont pas forcément les codes.* »

Les salariés de la Brocante verte sont en contrat d'insertion. Leurs employeuses ont obtenu une dérogation, « *parce que vingt heures par semaine, c'est beaucoup trop pour quelqu'un qui a eu un parcours de rue ou est très éloigné de l'emploi* ». Le principe s'apparente au dispositif Premières Heures[2], les personnes commencent par six heures hebdomadaires. Tous les mois, trois heures supplémentaires peuvent être proposées, « *c'est au cas par cas : un salarié est déjà à vingt heures, un autre est encore à six heures* ».

Quarante-deux tonnes de végétaux sauvées

Dans un tiers lieu dédié au réemploi et à la solidarité, à quelques coups de pédales (de vélo-cargo) du centre-ville, cinq salariés en contrat d'insertion et deux jeunes en service civique taillent, désherbent, arrosent, rempotent, traitent – si nécessaire – et étiquettent. En un an, quarante-deux tonnes de végétaux sont passées entre leurs mains toujours plus expertes. Une serre chauffée à seize degrés accueille les variétés d'intérieur. Les plantes se refont une santé, et les salariés aussi.

En face, dans la petite boutique, les clients affluent. Les habitués du tiers lieu mais aussi les passants attirés par les jolies carrioles végétales installées sur le trottoir… et les prix. Ici, les plantes sont très bon marché. Et si elles ne sont pas forcément fleuries, personne ne s'en soucie. Ce sera la surprise dans quelques mois…

Brigitte Martin,

« *Ça me fait du bien de mettre les mains dans la terre, ça m'apaise. J'aime beaucoup aussi faire des macramés ou des créations en fleurs séchées, j'en fais même chez moi le week-end. J'ai envie de trouver du travail en pépinière ou en maraîchage après la Brocante verte.* »

A., en contrat d'insertion à la Brocante verte

[1] Des bacs sont à disposition dans les cimetières nantais pour récupérer les plantes défleuries, pots et cache-pots dont les usagers souhaitent se débarrasser.
[2] Le programme Premières Heures est un dispositif de remobilisation par l'emploi des publics en situation de grande précarité. Il s'adosse aux chantiers d'insertion et permet une reprise très progressive de l'emploi.

Rimlishof : du neuf pour les demandeurs d'asile

Depuis 2010, le centre de vacances du Rimlishof (67) reçoit aussi des demandeurs d'asile. Un magnifique bâtiment vient d'être inauguré pour les accueillir dans les meilleures conditions.

C'est Pierre Rimely, un riche propriétaire terrien de Buhl, qui a donné son nom au Rimlishof, au XVIe siècle. La propriété est passée entre les mains des moines de Murbach, d'une grande famille suisse, de l'association Sainte-Jeanne d'Arc, puis du SIVOM[1] de Guebwiller, avant d'être rachetée en 1981 par La Ligue pour la lecture de la Bible. Après deux ans de travaux, le Rimli a ouvert ses portes à un large public.

Le projet : accueillir la différence

Quand j'ai pris la direction du Rimlishof en 1995, l'idée était de faire de ce lieu un accueil de la différence. Le centre de vacances a commencé à recevoir des personnes en situation de handicap pour des séjours adaptés, des classes de découverte, des séminaires, des groupes d'Églises, des stages artistiques, des fêtes de famille, une micro-crèche… puis, à partir de 2010, des demandeurs d'asile.

Nous avons envisagé un accueil pérenne après avoir reçu, pendant un an, les jeunes d'un ITEP[2] des environs, dont les bâtiments étaient en travaux. On s'est dit que ce serait bien de pouvoir accueillir plus de monde. Nous avons trois hectares et demi et cinq bâtiments. Le directeur général de l'association ACCES, à Mulhouse, cherchait à héberger des familles de demandeurs d'asile qui étaient dehors. C'était l'hiver 2010, il faisait très froid. C'est comme ça qu'on a commencé.

Très vite, il a fallu embaucher. On voulait que ça se passe bien pour les écoles, les voisins. À la fin de la période hivernale, l'État a voulu réquisitionner tout le centre. Mais notre tradition était l'accueil pendant les vacances et nous avons refusé. On voulait bien continuer à recevoir les demandeurs d'asile, mais en poursuivant nos activités.

Le miracle : une subvention de 240 000 euros

Depuis 2017, on a le statut d'HUDA[3]. On aide les demandeurs d'asile à monter leur dossier Ofpra[4]. Trois travailleurs sociaux, des bénévoles et un aumônier assurent l'accompagnement social, médical, scolaire, psychologique et spirituel ; des cours de français et un soutien alimentaire sont offerts.

On a vite constaté que l'hébergement d'urgence pouvait s'éterniser, un an, parfois deux, alors que les gens vivaient dans des conditions précaires avec des sanitaires communs. Quand l'État nous a demandé si nous avions des projets, nous avons sollicité 240 000 euros pour des travaux d'humanisation. Trois ans plus tard, en 2021, à la suite d'une inspection de la DDETSPP[5], très intéressée par notre fonctionnement atypique, on m'a demandé de monter un dossier. Juste avant Noël, et contre toute attente, nous avons reçu la totalité de la subvention. Mon interlocutrice a lâché : « *C'est un vrai miracle !* », ce à quoi j'ai répondu que ça tombait bien parce qu'on croyait aux miracles !

Les travaux ont commencé très rapidement dans un de nos bâtiments, dédié aux demandeurs d'asile. Quarante personnes sont aujourd'hui accueillies au Rimlishof dans de très bonnes conditions. Les chambres, spacieuses, ont toutes des sanitaires privatifs. Nous avons conservé, à la demande des familles accueillies et des éducateurs, la grande cuisine commune. Neuf nationalités se côtoient ici et la cuisine est un lieu de convivialité très important. Nous avons également deux chambres accessibles pour accueillir des demandeurs d'asile en situation de handicap.

Alain Nussbaumer, directeur du Rimlishof

Les demandeurs d'asile sont accueillis dans un bâtiment tout neuf au Rimlishof.

[1] Syndicat intercommunal à vocations multiples.
[2] Institut thérapeutique, éducatif et pédagogique.
[3] Hébergement d'urgence pour demandeurs d'asile.
[4] Office français de protection des réfugiés et apatrides.
[5] Direction départementale de l'emploi, du travail, des solidarités et de la protection des populations.

Des ateliers cuisine pour les étudiants en difficulté

L'association Aider, rattachée à la paroisse EPUdF[1] de Grasse, propose des ateliers cuisine pour les étudiants en précarité alimentaire. Deux bénévoles mettent les bouchées doubles pour leur apprendre à cuisiner des plats savoureux, sains et à moindre coût.

Après les sinistrés des inondations, les mineurs non accompagnés, les exilés bloqués à Vintimille, les enfants haïtiens, les détenus, les réfugiés d'Ukraine… l'entraide de Grasse vole au secours des étudiants.

Lorsqu'Isabelle C., secrétaire d'Aider, entend à la radio que de nombreux étudiants « *doivent s'en sortir avec vingt euros par semaine pour se nourrir* », elle songe immédiatement à proposer des ateliers cuisine pour leur venir en aide et appelle une de ses amies, cuisinière professionnelle. Isabelle V. a écouté la même émission, pris des notes et eu la même idée !

Les étudiants apprennent à cuisiner bon marché

Très vite, les Isabelle s'organisent, et c'est à Sophia Antipolis – son pôle universitaire accueille plus de cinq mille étudiants – que le premier atelier voit le jour[2]. La MJC[3] de la ville a mis une salle à disposition : un jeudi sur deux, huit étudiants apprennent « *à cuisiner des aliments de base bon marché, de façon équilibrée et avec peu d'ustensiles, à diversifier leur alimentation et à trouver des alternatives aux pâtes à la sauce tomate* ».

Ici, la cuisine est végétarienne. C'est écologique, économique, plus sûr ; la formule séduit tous les étudiants, quelle que soit leur confession. Le bouddha bol et le bibimpap[4] ont la cote, et les cookies à la poêle font des heureux quand les fours font défaut.

Les ateliers créent du lien

En théorie, l'atelier dure deux heures. En pratique, les soirées s'éternisent mais personne ne s'en plaint. Les étudiants ont besoin d'être écoutés et de parler. Les ateliers créent du lien. « *Se retrouver dans un endroit chaleureux et pouvoir parler est presque aussi important que la cuisine elle-même* », confie Isabelle C.

Les apprentis cuistots regagnent leurs pénates le cœur léger et l'estomac plein. Une aubaine pour ceux qui ne bénéficient pas des repas quotidiens à un euro proposés par le Crous – parce qu'ils ne sont pas boursiers – et qui, sans le sou, se couchent tôt pour ne pas avoir à dîner.

Chacun repart avec son petit cabas dans lequel se côtoient les recettes de l'atelier et les ingrédients pour les refaire chez soi, une petite liste de bons plans pour se procurer des produits alimentaires à bas prix ou gratuits… et une grande envie de revenir.

Brigitte Martin

Chakchouka pour 4 personnes

6 tomates sans peau (ou une boîte de tomates pelées, hors saison)
1 poivron vert
1 poivron rouge
1 gros oignon
2 gousses d'ail
4 œufs
1 c à s d'huile d'olive
Sel et poivre
1 c à c de raz el hanout

Émincer l'oignon. Faire cuire cinq minutes avec l'huile et le raz el hanout.
Ébouillanter les tomates fraîches et les peler. Couper les poivrons en petites lamelles. Ajouter les tomates et les poivrons, saler et poivrer, compléter avec l'ail pressé. Laisser mijoter environ vingt-cinq minutes.
Au moment de servir, casser les œufs sur les légumes et laisser cuire quelques minutes.
Déguster avec des tartines de pain grillé ou de pain frais.

[1] Église protestante unie de France.
[2] Les ateliers cuisine seront bientôt proposés à Grasse également. Ils accueilleront les étudiants du nouveau campus universitaire mais aussi les jeunes travailleurs en situation de précarité aidés par l'association Bras Ouverts. https://associationaider.blog4ever.com/
[3] Maison des jeunes et de la culture.
[4] Le bouddha bol est un repas complet, simple, nourrissant et sain, assemblé dans un bol ; le bibimpap est un plat complet de riz garni de différents légumes.

L'homme, la femme et l'altérité biblique

Il y a, dans la Bible, deux récits de création de la Terre et de l'humain. Chacun évoque, à sa manière, la création de l'homme et de la femme.

Le premier récit de création est assez descriptif : il raconte que Dieu créa le monde et ce qu'il contient en six jours, et se reposa le septième. Le deuxième récit est plus narratif, il est question du fameux paradis terrestre, de l'arbre défendu, de la transgression d'Adam et Ève ; il se termine par leur expulsion du jardin d'Éden. Ces deux récits, à la tonalité fort différente, ne datent pas de la même période. On s'accorde pour dire que le deuxième récit est le plus ancien. Focalisons-nous sur la création de l'homme et de la femme.

Dieu assigne aux deux sexes les mêmes fonctions

Dans le premier récit, Dieu met de l'ordre dans le chaos initial, *tohu-wabohu* en hébreu, qui exprime l'idée de dévastation et de vide. Il crée en séparant le ciel de la terre, la lumière des ténèbres, le sec du mouillé. Il crée les plantes et les espèces vivantes et finit par la création de l'humain. Seule espèce au monde à avoir été créée sexuée.

Le texte joue sur le singulier et le pluriel : « *Dieu créa l'homme* (adam) *à son image, à l'image de Dieu il* ***le*** *créa, mâle* (zakar) *et femelle* (neqebah) *il* ***les*** *créa*[1]. » Dieu assigne à l'un et à l'autre sexe les mêmes fonctions : se reproduire et dominer la terre. L'humain a quelque chose de spécifique ici, il est inachevé car son devenir est lié à une tâche à accomplir : maîtriser la nature.

Pour Adam, la femme est un autre lui-même

Le deuxième récit de création est très différent et beaucoup plus polémique. Des siècles de lecture masculine de ce texte ont étayé la justification biblique de la domination de l'homme sur la femme. Mais, à y voir de plus près, les relations entre l'homme et la femme sont ici plus subtilement décrites qu'il n'y paraît.

L'humain est créé premièrement. Il est créé indifférencié, c'est-à-dire ni homme, ni femme. Dieu prend de la terre du sol (*adama*) et donne à cette terre primordiale « *un souffle de vie* » pour créer l'humain (*adam*). Puis Dieu crée un jardin luxuriant, y plante « *l'arbre de la connaissance* » et interdit à l'homme d'en manger les fruits.

Vient ensuite la question de créer une « aide » pour l'homme. Les animaux ne rempliront pas cette tâche. La femme, son alter, est conçue à partir de sa côte : l'homme n'est plus *adam* mais *ish* dont sortira *isha*, sa femme. Que la femme soit tirée de la côte de l'homme ne prouve pas que l'auteur ait voulu exprimer l'infériorité d'*Isha* par rapport à *Ish*, pas plus qu'Adam tiré de la terre n'est inférieur à Ève. De même, le terme hébreu traduit par « aide » ne signifie nullement « domestique », au contraire : dans la Bible, ce terme, *ezer*, est utilisé pour désigner l'aide que Dieu apporte aux hommes.

Quand l'homme nomme la femme, au regard de la littérature antique, nommer, c'est dominer. Pourtant, ce n'est plus Adam qui nomme mais *ish*, et il la nomme *isha*. L'accent du récit ne porte pas ici sur l'imposition d'un nom mais plutôt sur la similitude des noms traduisant la similitude des personnes. Pour Adam, la femme est un autre lui-même.

De ces deux récits placés en tête de la Bible pour dire l'humain et la Terre, aucune vérité dogmatique ne surgit ; même les compilateurs du texte biblique n'ont pas craint qu'ils se contredisent. Ils relèvent d'une vision historiquement et culturellement située. Ces textes ne prétendent nullement synthétiser ce que la Bible dit de la Création et de l'humain. Ils mettent en scène l'altérité, c'est-à-dire comment percevoir et comprendre ce qui n'est pas moi.

Brice Deymié, pasteur de l'Église protestante française au Liban

[1] Genèse 1.27.

Homme et femme, Il les fit

Adam et Ève, la métaphore première

Il y a eu, au fil des humanités, et il y a, selon les divers styles de civilisation qui se partagent le monde habité, de nombreuses manières de jouer la différence des sexes, de la décliner, de l'interpréter.

Autant dire qu'il n'y a pas une identité masculine et une identité féminine en elles-mêmes, « naturelles », et qui préexisteraient en quelque sorte à leur rencontre. Cela ne signifie pas non plus qu'il n'y a pas de différence, et que celle-ci ne serait qu'une construction « culturelle », malléable à merci selon le marché de nos choix. Cela signifie que cette différence a toujours été *interprétée*, et que c'est d'une certaine manière parce qu'ils sont ensemble que l'homme et la femme diffèrent. Être différent tout seul n'a simplement pas de sens.

L'actuel trouble dans la différence des genres, lui, est plein de sens, car il nous amène à déconstruire des rôles stéréotypés, et à réinterpréter cette différence de manière critique et créatrice. Et il est vrai que les choses humaines les plus importantes sont réitératives, qu'il faut régulièrement les réinventer. La grande erreur contemporaine, qui frise la bêtise, serait cependant de croire que nous sommes les premiers à le faire, et que, sortant de quelques millénaires d'un judéo-christianisme obscur et patriarcal, nous serions l'aile avancée de l'humanité en marche ! Croire cela, c'est exercer un mépris ignorant à l'égard de tout ce qui nous précède, et c'est aller au-devant de graves déconvenues.

Le christianisme primitif, déjà, avait été contemporain d'une crise très grave, en apportant avec un certain idéal de chasteté une relative émancipation des femmes et des esclaves par rapport à l'ordre patriarcal romain. Ce sont des choses que Peter Brown et Michel Foucault ont longuement explorées. Le programme paulinien de la chasteté volontaire reste cependant profondément stoïcien. On pourrait même dire à certains égards que l'horizon d'attente d'un Royaume de Dieu où il n'y aura plus ni homme ni femme, et qui prescrit d'avance une sorte de neutralisation de la différence sexuelle, une asexuation quasi angélique, est plus gnostique que biblique. C'est peut-être dans la ligne de ce programme paulinien que, sans le savoir et paradoxalement, notre humanité occidentale avance.

Mais la crise de la Réforme est partie dans une autre direction, en estimant qu'« il n'est pas bon d'être seul » et que le couple est bon et voulu par Dieu : le vœu indissoluble de chasteté, qui n'a rien de biblique, cessait

d'être l'idéal, et le mariage n'était plus un pis-aller, mais une pleine réalisation du dessein de Dieu. Mieux, Calvin autorisait le divorce autant à l'initiative des femmes que des hommes : il s'est donc passé là quelque chose d'essentiel à la modernité, et qui a été vécu comme une émancipation, aujourd'hui oubliée. La chasteté, comme la pauvreté, devenait une ascèse intra-mondaine, et non le lieu de monastères à part : sa signification majeure devient la possibilité de se refuser au sexe obligatoire, mais à l'intérieur de la vie de couple ordinaire. Comme le disait Kant, prolongeant Rousseau, l'obligation de jouir est une absurdité.

Bref, nous n'avons cessé de tenter de réinterpréter la symbolique du couple primitif par lequel tout commence, Adam et Ève. Mais il faut observer que d'autres civilisations ont d'autres mythes du commencement, non moins magnifiques. Bien souvent les commencements sont des filiations, sous forme de généalogies. Le texte biblique est très particulier, lui où tout commence par un couple originel. On dira que Dieu est là avant le couple : certes, mais comme Milton l'a montré dans son *Paradis perdu* (1667), il y a là une sorte de redoublement analogique : de la même manière que l'homme s'ennuierait dans un jardin nommé[1] mais sans la conversation et éventuellement la dispute avec une femme capable de lui résister, Dieu s'ennuierait dans une création mécanique, sans une créature susceptible de lui répondre et de lui désobéir.

> *Nous n'avons cessé de réinterpréter la symbolique du couple primitif.*

Allons même un peu plus loin : on voit que Noé pour son arche prélève de chaque espèce un mâle et une femelle, et la différence des sexes est ici prise en compte dans son animalité. Les humains n'ont pas un privilège particulier, ils sont comme tous les vivants pris du désir de « persévérer dans l'être », pour reprendre la formule de Spinoza, et ne savent le faire que par la procréation. Mais le Cantique des cantiques ne parle pas d'enfants ni de mariage, c'est le pur chant d'un couple amoureux, où l'un et l'autre s'appellent sans même se trouver. Or, déjà, ce couple amoureux est trouvé si bon que son chant nuptial, métaphoriquement, devient la liturgie des rapports du peuple avec son Dieu. Le plaisir sexuel est métaphorique sur tous les registres, du plus corporel au plus spirituel. Le regard de Dieu n'est pas ailleurs ici que dans la faculté de trouver beau, de rendre beau ce que l'on trouve beau chez un modeste congénère. Le crapaud qui appelle la voix unique de celle qu'il aime est un prince !

Ce n'est donc pas tout à fait un hasard si Rousseau fait du couple amoureux l'origine du langage humain et le cœur de sa philosophie politique elle-même. Il semble dire : donnez-moi un couple amoureux et je vous refais une société. C'est sans doute très biblique, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Un lien libre, certes, une alliance nouvelle et libératrice. Mais qui dure, pourquoi ? Comment ? Rousseau est peu apprécié des féministes, parce qu'il cherche à comprendre la différence des sexes, mais ce qu'il dit de l'Épouse à l'époux et de l'Époux à l'épouse, dans son *Émile*, doit nous intriguer (le couple durable est le couple où chacun est intrigué par l'autre) : d'un côté, Émile, tu ne peux pas forcer Sophie, si tu le fais le pacte est rompu, elle ne te reviendra jamais ; de l'autre côté, Sophie, tu ne peux pas te refuser toujours à Émile, si tu le fais le pacte est rompu, il finira tôt ou tard par aller ailleurs. C'est entre ces deux dures limites que le couple doit jouer, et interpréter ensemble ce que c'est que d'être masculin *et* féminin.

Cette « liberté à deux » dont parlait jadis le théologien Roland de Pury, prolongeant son cousin Denis de Rougemont, semble aujourd'hui bien fracassée, et l'on ne sait si le mariage, au sens du mariage moderne (protestant) et non du mariage indissoluble (catholique), a encore un peu d'avenir. On serait tenté de dire oui, car il n'est pas bon d'être seul, même et encore moins par des temps sombres. Mais il est difficile de demeurer ensemble quand les enfants sont partis, d'être à deux dans un monde de flexibilités, de résignation solitaire. C'est pourtant le cœur de la question démocratique elle-même : comment et pourquoi rester ensemble alors qu'on pourrait partir, se séparer ?

J'y mettrais deux conditions. La première est que l'Occident cesse de mépriser ce qui se fait ailleurs, et de se croire l'aile éclairée de l'humanité. Le couple masculin/féminin en Occident est certes en pleine réinvention, mais il a aussi à apprendre de toutes les autres humanités passées et présentes. La seconde est la considération pleine de reconnaissance que le couple, sous quelque forme que ce soit, est d'abord seulement un hasard fragile, confirmé par un choix continu, qui est d'abord celui de la conversation quotidienne.

Olivier Abel, professeur de théologie et philosophie à l'Institut protestant de théologie de Montpellier

[1] Je distingue le moment où Adam nomme les créatures, ce qui est une forme de domination verticale, qui n'empêche pas la solitude, et la parole vive de la conversation qui paraît avec Ève.

Portraits croisés

Femme dans le BTP[1]

J'ai vingt-trois ans et je sors d'une école d'ingénieurs spécialisée dans les travaux publics, le bâtiment et l'industrie. J'y suis arrivée un peu par hasard : après deux ans de prépa, j'ai passé des concours et ai été admissible à l'ESTP[2]. J'ai toujours aimé ce qui est manuel ; depuis toute petite, je construis des maquettes. Je me suis dit que ce domaine pouvait me plaire. C'était une prise de risque, mais tous mes stages m'ont confirmé que j'avais fait le bon choix.

Les étudiants de cette filière sont majoritairement des garçons, pourtant je n'ai jamais reçu de remarques sexistes. Pendant mes stages non plus. J'ai fait le premier sur un chantier autoroutier avec des hommes. Là, ça se complique un peu quand on est une fille parce qu'on a des limitations physiques. On posait des glissières de sécurité et je ne pouvais pas soulever des masses trop lourdes pour moi. J'ai eu de la chance car tous mes stages se sont bien passés. Je me demande même si le fait d'être une fille n'aide pas, finalement, parce que les collègues se montrent très attentifs.

Aujourd'hui, je suis BIM[3] manager, je travaille dans un bureau pour étudier la faisabilité de la construction des bâtiments. Je ne suis donc plus confrontée à des difficultés d'ordre physique. L'équipe est constituée d'une large majorité d'hommes, mais tout se passe très bien.

Dans le domaine du BTP, il y a indiscutablement plus d'hommes que de femmes. Sur les chantiers, je n'ai encore jamais rencontré de femmes ouvrières ; le physique joue beaucoup, je crois. Quand on pense BTP, on pense métier d'hommes, mais les femmes ont toute leur place dans ce secteur. D'ailleurs, elles sont de plus en plus nombreuses à le rejoindre.

Domitille Baudonnière

[1] Bâtiment et travaux publics.
[2] École spéciale de travaux publics.
[3] Building Information Modeling.

Homme et sage-femme

Je suis Wilfried Grand, diplômé sage-femme de l'école de Besançon en 2011. J'ai exercé mon métier en maternité, puis en libéral et en associatif, et enfin en PMI[1] : après avoir été encadrant d'une équipe, je suis aujourd'hui responsable d'un service.

J'ai eu la chance de rencontrer une formatrice de l'école de sage-femme pendant mes études de médecine. Elle m'a expliqué le métier, son spectre d'activité très étendu, axé sur la physiologie, la technique et l'accompagnement humain. Il correspondait à mes aspirations professionnelles. Le fait d'être un homme n'a pas été un frein pendant mes études. Ce fut peut-être moins le cas pour d'autres étudiants de ma promotion : nous étions cinq hommes en première année, mais deux seulement à terminer le cursus.

Au niveau professionnel, après l'effet de surprise, les choses se sont toujours bien passées. Même si quelques patientes ont exprimé leur malaise, la plupart se sont déclarées contentes d'avoir affaire à un homme. Je n'ai jamais subi de railleries de leur part, ni de leurs conjoints, ni de mes collègues. C'est lors de mon entretien d'entrée en PMI que mon genre a amené la médecin-chef à s'interroger ; elle se demandait s'il n'allait pas être un frein. Cela n'a pas été le cas.

Le métier de sage-femme suppose d'être empathique, à l'écoute, pédagogue, pragmatique, rigoureux, résistant au stress dans les moments de tension et d'urgence vitale. Ces qualités ne sont dévolues ni aux femmes, ni aux hommes. Je ne crois pas en l'incapacité d'un genre à pratiquer certaines professions, mais plutôt à des stéréotypes sociaux très limitants.

J'aime mon métier et n'exclus pas de retourner sur le terrain pour accompagner de nouveau les femmes enceintes. Je n'ai jamais vécu plus grisant et incroyable qu'un accouchement !

Wilfried Grand

[1] Protection maternelle et infantile.

Quelques chiffres

93 % des Françaises et des Français constatent des inégalités de traitement entre hommes et femmes.

Seulement **20 % des Françaises et Français** estiment que les femmes et les hommes sont égaux en pratique.

80 % des femmes ont vécu des situations sexistes dans la rue et les transports, le foyer ou le monde du travail.

37 % des femmes affirment avoir déjà subi des discriminations sexistes dans leur choix d'orientation professionnelle.

41 % ont vécu des situations inégalitaires à l'école ou durant leurs études.

Les femmes ne représentent que **36 %** du temps de parole dans les médias.

15 % des femmes (20 % chez les 50-64 ans) ont déjà subi des coups portés par leur partenaire ou ex-partenaire.

23 % des jeunes hommes considèrent qu'il faut parfois être violent pour se faire respecter.

122 femmes ont été tuées par leur conjoint (ou ex-conjoint) en 2021 (contre 102 en 2020).

Rapport 2023 sur l'état du sexisme en France édité par le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes : https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/stereotypes-et-roles-sociaux/travaux-du-hce/article/rapport-2023-sur-l-etat-du-sexisme-en-france-le-sexisme-perdure-et-ses

Les défis de la parité

En tant que femmes, un jour ou l'autre, nous découvrons avec stupeur que nos droits ont été longtemps différents de ceux des hommes et que bien des inégalités subsistent.

Le pays de la Déclaration universelle des droits de l'homme devient soudainement moins exemplaire quand on apprend que les femmes ont été exclues du Code civil, des droits politiques et des droits du corps. L'avancée des droits des femmes est indissociable du combat des féministes, dont la pionnière, Olympe de Gouges, rédactrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, fut guillotinée en 1793.

L'enchevêtrement universel/essence explique la parité

Deux conceptions du féminisme s'opposent ou s'enchevêtrent parfois : le féminisme universaliste[1] et le féminisme différentialiste[2] (ou essentialiste). En France, au nom de l'universalisme, un élu ou une élue représente indifféremment les hommes et les femmes. Mais, en même temps, au nom du différentialisme et du besoin de représentativité, des quotas ont été introduits.

Par exemple, dans une ville, le conseil municipal est constitué à part égale d'élues femmes et hommes, selon le principe de la parité alternée. Quand un homme décède ou démissionne, il ne peut être remplacé que par un homme (et inversement).

Le motif de cette réglementation tient à un préjugé : le législateur a pensé que, sans cette règle, les femmes risquaient de démissionner sous la pression des hommes, ce qui créerait des majorités masculines. Mais à cause de cette parité, tous les conseils à majorité masculine depuis des décennies ne seront jamais à majorité féminine. Et quand on constate que les maires de France restent en grande majorité des messieurs (19,8% seulement sont des femmes), on mesure les limites de cette parité.

La question est celle du pouvoir

Depuis 2013, les conseils départementaux ont remplacé les conseils généraux. Alors que les conseillers généraux hommes ont assuré leurs mandats seuls pendant plus d'un siècle, il y a désormais un binôme par territoire, un homme et une femme. Les femmes doivent partager le pouvoir avec les hommes. Les hommes politiques craindraient-ils que les femmes ne prennent trop de pouvoir ?

La parité est, sans aucun doute, un progrès puisqu'il y a plus de femmes élues, mais les hommes continuent de les maintenir à l'écart du pouvoir majoritaire comme dans les conseils d'administration des grandes entreprises et les instances stratégiques, souvent présidés par un homme.

La question politique, celle du pouvoir, est la clé car elle permet de changer les lois, de peser sur toutes les décisions et, surtout, de prendre en compte des sujets éloignés des préoccupations des hommes, comme la question des douleurs menstruelles dans le Code du travail que les syndicats, composés en majorité d'hommes, n'ont jamais eu l'idée d'évoquer dans leurs négociations avec les représentants des employeurs, eux-mêmes à majorité masculine…

Charlotte Lemoine, déléguée générale de la FEP

[1] Pour les féministes universalistes, l'infériorisation des femmes est un phénomène universel, issu d'un système patriarcal qui doit être remis en cause. Les féministes universalistes rejettent l'argument de la nature duelle des sexes qu'elles considèrent comme une construction historico-sociale.

[2] Pour les féministes différentialistes, il existe une différence de nature entre les hommes et les femmes et donc une essence féminine. Les différentialistes revendiquent l'égalité dans la différence.

L'inégalité en santé frappe les femmes

Autrefois, une femme surmenée, fatiguée ou simplement angoissée, était réputée « avoir ses vapeurs » ou « ses jours », quand elle n'était pas traitée d'hystérique par Charcot qui a tant fasciné Freud. Les temps ont changé, mais l'inégalité demeure.

L'inégalité en matière de santé a toujours touché les femmes. Elle revêt divers aspects. Moins angoissée peut-être que l'homme, la femme attend avant de consulter ; elle est moins encline à s'inquiéter.

Cette relative insouciance concourt à rendre le dépistage du cancer du sein plus tardif pour la moitié d'entre elles, qui n'y recourt pas. Le tabagisme, autrefois privilège – s'il en est – des hommes, atteint désormais plus de femmes que d'hommes avec une augmentation spectaculaire des cancers du poumon féminins. Deux cents femmes meurent chaque jour de maladie cardiaque, c'est-à-dire sept fois plus que du cancer du sein, mais une douleur thoracique inquiète toujours plus un homme qu'une femme.

Des médicaments à risque pour les femmes

Les risques liés aux médicaments atteignent tout particulièrement les femmes : le Distilbène, prescrit pour prévenir les fausses couches, a causé une multitude de cancers vaginaux et ovariens transmissibles héréditairement ; le Thalidomide a entraîné de dramatiques agénésies des membres chez les nouveau-nés ; le Médiator destiné – en théorie – à combattre l'obésité, a été responsable de complications cardiaques mortelles.

Certes, l'endométriose commence à être reconnue pour ses manifestations douloureuses importantes. Certes, l'accusation d'hystérie a disparu, mais les gynécologues se font rares, comme les pédiatres. Alors que des maux sont enfin reconnus pour leur spécificité, les professionnels manquent.

Une femme n'est pas un homme

Une femme n'est pas un homme au sens médical du terme ou, plutôt, elle a un corps dont les réactions sont propres. Son système immunitaire est différent. Malheureusement, cette particularité est responsable de son éviction de la recherche. Potentiellement enceinte, la femme est aussi écartée des protocoles de recherche thérapeutique par peur de complications chez le fœtus. Il en résulte que le médicament est conçu d'abord pour les hommes ; son efficacité et sa tolérance sont beaucoup moins connues chez la femme. Le même médicament n'a pas le même effet chez un homme et une femme. Cette différence se vit dans la plus grande indifférence.

Le féminisme est encore bien timide dans le domaine de la santé. Une femme ne se réduit pas à son appareil reproducteur. Il faut que les choses changent. Ce qui devrait être plus aisé puisque, désormais, deux médecins formés sur trois sont des femmes !

Didier Sicard, ancien président du Comité national consultatif d'éthique

Proteste participe au débat sur l'exclusion, la précarité, les injustices ; notre revue a besoin de déployer son lectorat et sa diffusion…

Vous souhaitez soutenir notre publication ?
Profiter de ressources abondantes ? Réfléchir avec nous ?
Abonnez-vous !

Nouveau
Abonnement annuel individuel, tarif unique :
10 €
pour 4 numéros

Nom-prénom :

Adresse :

Téléphone : E-mail :

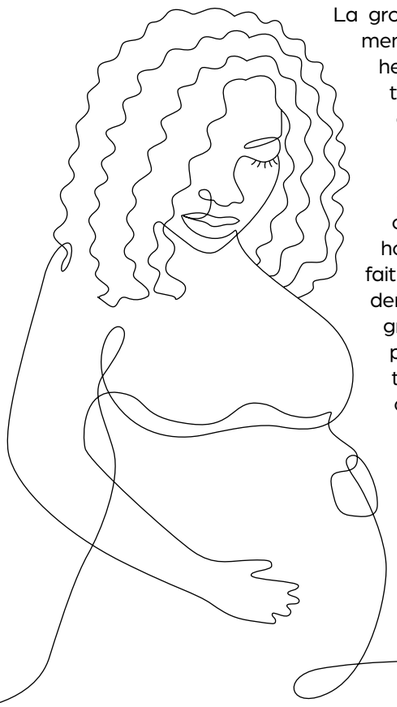
À envoyer, avec votre chèque à l'ordre de la FEP, à :
FEP Grand Est, Proteste, 6 rue Sainte-Élisabeth, BP 20012, 67085 Strasbourg

Sensibiliser à la culture de la patiente migrante

En France, une femme enceinte sur cinq est une migrante. Les études montrent les écueils de communication qui font le lit d'une sensation de violence obstétricale chez des familles déjà victimes de brutalités lors de la migration.

Au-delà de la violence psychologique du soin, le CNEMM[1] a mis en évidence, dans son dernier rapport, un risque de mort maternelle 2,8 fois supérieur pour les femmes migrantes. La barrière de la langue n'explique pas tout : une forme de violence institutionnelle est suspectée dans l'accueil de ces familles qui mettent à l'épreuve nos pratiques sanitaires. Une étude nationale coordonnée par l'Inserm, actuellement en cours, documente le rôle des *biais implicites* dans les soins de périnatalité dispensés aux migrants. Les traitements seraient-ils inconsciemment dispensés de façon discriminatoire par les professionnels de santé ? Dans l'attente des réponses fournies par cette étude, il est urgent d'avancer dans la démarche de sensibilisation des soignants.

Communiquer pour expliquer le cadre sanitaire



La grossesse et l'accouchement sont des événements heureux, aux complications rares ; le moment est idéal pour poser les bases du suivi de la femme migrante en adaptant notre organisation de soins hospitalière. Il est tout à fait licite d'écouter cette demande d'accompagnement culturel de la physiologie et d'adapter le degré de médicalisation quand une situation est compliquée ou sur le point de le devenir.

Les femmes migrantes, et par extension « nées ailleurs », viennent accoucher avec leur représentation de l'obstétrique, étayée par des médicalisations locales liées à des niveaux sanitaires insuffisants pour les femmes originaires des pays les moins avancés. Elles sont souvent optimistes car habituées à vivre une obstétrique démédicalisée au résultat « heureux ». Les complications rares et graves ne sont pas envisagées et accueillies avec fatalisme.

Il convient de communiquer clairement avec ces familles à l'aide de ressources traduites pour leur expliquer un cadre sanitaire qui, le plus souvent, leur est totalement inconnu : les femmes seront alitées, perfusées, parfois dénudées et soignées par un personnel mixte. Ce cadre diffère de l'accouchement au domicile qui constitue souvent la référence de l'accouchement « au pays ». Les cours de préparation à la naissance et la parentalité (PNP), avec un traducteur, sont des moments propices pour organiser cette information *via* des expériences vécues par des « sœurs », par exemple lors de cours collectifs et de discussions avec une sage-femme ou un gynécologue obstétricien.

Sensibiliser les équipes à la transculturalité

Ressources de traduction, formation et sensibilisation des équipes à la transculturalité sont nécessaires à la mise en place d'une dynamique institutionnelle des maternités. On rappellera, lors des temps de consultations, que le soignant hospitalier n'a ni genre, ni orientation politique ou religieuse, et que cette base relationnelle doit être comprise et validée par tous. Ce cadre, une fois fixé, permet le plus souvent de résoudre bon nombre de situations parfois conflictuelles. Encore faut-il avoir la possibilité de le préciser lors des consultations faites en milieu hospitalier, sur le lieu d'accouchement, avec un temps suffisant et les ressources de traduction nécessaires.

Nous avons mis en place, dans notre groupe hospitalier, le dispositif « Naître ailleurs », à cet effet. Véritable processus d'équipe, il constitue un outil de cohésion des soignants.

L'ouverture à la transculturalité vers les allophones dépasse la seule population des femmes exilées et bénéficie à toutes les familles accueillies.

Richard Beddock, chef de service maternité, Groupe hospitalier Diaconesses Croix Saint-Simon

[1] Comité national d'experts sur la mortalité maternelle.

Entrer dans le monde des autres

L'arrivée dans un pays d'accueil ne se réduit pas à un simple déplacement géographique.

Partir de son pays pour trouver mieux ailleurs n'est pas, contrairement à ce qui est souvent dit, devenir (un) étranger.

La condition ontologique de l'étranger n'est pas une expérience qui s'éprouve dans le pays d'accueil. On devient d'abord (un) étranger chez soi. On vit l'expérience d'une vie hors de soi d'abord chez soi.

Bien souvent, pour ne pas dire toujours, quitter les siens, c'est se résoudre à être un étranger toute sa vie. Voilà pourquoi on peut dire que, dans un (et non pas son) pays d'accueil, il deviendra aux yeux de tous et à ses propres yeux *l'étranger qui n'était pas là depuis le début*. Qu'est-ce à dire ? Celui qui arrive chez les autres est un *être social*. Le début d'une vie, c'est le début d'une socialisation accomplie dans un ordre national, spatialement et temporellement situé. Cet ordre est inséparablement matériel, symbolique et politique. Il est fondé sur une relation entre la terre et le ciel, entre le spirituel et le temporel. C'est cet ordre qui définit ce qu'est un homme, une femme, un jeune, un vieux, appartenir à la communauté, ce qui est légitime et illégitime, etc.

Une double asymétrie fondamentale

Cet ordre est doté de mécanismes de conditionnements culturels (au sens large) quasiment invisibles, insensibles et inaccessibles à la conscience, puisqu'il a fait l'objet très *précocement* d'un travail collectif d'incorporation de la table des valeurs très largement partagées par le groupe. Bien entendu, l'ensemble des « lignes de démarcation mystiques », pour parler comme Virginia Woolf dans les *Trois Guinées*, fait l'objet dans toutes les sociétés d'une attention tout à fait particulière. Les relations hommes-femmes en sont une preuve incontestable et universelle.

L'arrivée dans un pays d'accueil ne se réduit pas à un simple déplacement dans l'espace de la géographie. Le nouveau pays est aussi un monde (en tant qu'ensemble de choses et d'êtres existants) structuré par une double *asymétrie* fondamentale : homme-femme, individu-société.

Résorber les spécificités radicales

Il est vrai que l'intensité des oppositions, les formes et les modes d'expression ne sont pas les mêmes que dans les pays musulmans, par exemple. Aussi, l'enjeu n'est pas de trouver ou de rechercher un « équilibre » ou une « harmonie » entre l'étranger et la société qui l'accueille. Ce qui est une pure illusion. Ou alors il faudrait préciser qu'en matière d'immigration, chaque déséquilibre ou asymétrie incline, par définition, à la quête d'une réadaptation, d'une *atténuation*, d'une *synthèse*. N'est-ce pas cela, après tout, que l'on nomme le « progrès » : le dépassement perpétuel des « déséquilibres » ?

> *Chaque déséquilibre incline à la quête d'une réadaptation.*

Et n'est-ce pas cela, aussi, que l'on nomme « intégration », c'est-à-dire la résorption de toutes les *spécificités radicales* qui vont à l'encontre de la construction d'un lien avec la nation et la société française (réduction de la religion à la sphère privée, lutte contre toutes pratiques matrimoniales contraires à l'ordre public et au droit des personnes, pour l'égalité des chances scolaires entre les enfants d'immigrés et le reste de la population, contre toute spécialisation professionnelle sur la base de l'appartenance ethnique, etc.) ?

Ce que l'on appelle ordinairement l'intégration ou l'assimilation n'est rien d'autre qu'être *naturellement*, c'est-à-dire inévitablement, nécessairement, français, un citoyen, une femme, un homme parmi d'autres de la nation[1].

Smaïn Laacher, professeur émérite de sociologie à l'université de Strasbourg et directeur de l'Observatoire du fait migratoire et de l'asile à la Fondation Jean-Jaurès

[1] Smaïn Laacher, *Ce que « intégration » veut dire*, Fondation Jean-Jaurès, le 20 février 2023. https://www.jean-jaures.org/publication/ce-que-integration-veut-dire/

Une réconciliation salutaire

La différenciation sexuée nous ouvre à la relation. Elle est une richesse quand chacun collabore sans esprit de rivalité.

Les récits des origines font une large place à la différenciation « homme et femme ». Comme l'a souligné Karl Barth, c'est la seule différence entre les humains dont parlent ces textes fondateurs[1]. Toutes les autres distinctions (sociales, raciales…) que l'on a voulu introduire se voient ainsi relativisées. En même temps, le rôle structurant de la détermination sexuelle n'en ressort que plus clairement.

L'humain androgyne est un mythe

Si l'Évangile nous annonce la réconciliation avec le Créateur, il nous permet aussi de faire la paix avec notre statut de créature – et donc avec notre féminité, ou notre masculinité. Dieu m'a créée femme (comme d'autres, il les a créés hommes) – et c'est bon ainsi, voire « très bon », martèle le premier chapitre de la Genèse[2]. L'Écriture résiste au rêve de l'humain androgyne, que l'on rencontre dans la mythologie[3] : une personne ne peut jamais récapituler l'ensemble de l'expérience et des compétences humaines ; elle a toujours besoin d'être complétée, secourue. Ceux qui acceptent leur dépendance envers le Créateur peuvent de même accueillir avec reconnaissance leur dépendance envers le vis-à-vis humain. Les communautés chrétiennes deviennent ainsi des lieux où hommes et femmes apprennent à jouer ensemble dans cette belle symphonie de la création, où chacun apporte sa voix à la louange du Seigneur.

Madeleine Blocher-Saillens, formée à l'Institut biblique de Nogent, fut la première femme pasteure en France.

Tirer profit de la complémentarité

Certes, le péché corrompt tout ce qu'il touche. Il n'est alors pas surprenant que la différence entre les sexes ait si souvent servi de prétexte à l'assujettissement. L'histoire de l'Église n'en est pas exempte, hélas ! En revanche, quelle richesse quand hommes et femmes savent collaborer sans esprit de rivalité. Quand on tire profit de la complémentarité des perspectives, sans d'un côté chercher à raboter les différences, ni de l'autre s'enfermer dans des clichés sur ce qu'est un « vrai » homme, ou une « vraie » femme. Ainsi, l'Institut biblique de Nogent-sur-Marne a, dès sa fondation en 1921, formé ensemble des hommes et des femmes au ministère de la Parole. Une des filles du fondateur, Madeleine Blocher-Saillens, est même devenue la première femme pasteur de « plein exercice » du protestantisme français[4].

Qu'il me soit permis d'évoquer un souvenir personnel. Quand il m'a été proposé de participer à la direction de l'Institut, un collègue aîné m'a donné ce conseil : « *Dirigez en tant que femme.* » Bien qu'aux contours vagues, la recommandation m'a incitée à trouver « mon » style : à ne pas imiter des modèles d'hommes, ou encore me situer dans un genre prétendument neutre, mais à habiter pleinement ma féminité aussi dans le cadre de mes responsabilités de direction.

Dans divers textes bibliques, la relation entre mari et femme sert d'analogie à la relation entre le Seigneur et son peuple, entre le Christ et son Église[5]. Ainsi, le rapport homme-femme devient symbole du rapport entre le Créateur et sa créature. Il fait penser à un tableau sur lequel le peintre se représente lui-même en train de peindre le tableau en question : Dieu a placé à l'intérieur de la création une image de la relation qui lie le monde à lui. Comme la femme est l'autre pour l'homme, la créature est placée devant Dieu. Pour citer encore une fois Barth : « *Le "je" qui interpelle au sein de l'essence divine est au "tu" divin qu'il interpelle, comme Dieu est à l'être humain créé par lui, et comme… l'homme à la femme, au sein de l'existence humaine elle-même*[6]. »

Quel beau script à mettre en œuvre ensemble, femmes et hommes réconciliés avec leur Créateur et les uns avec les autres !

Lydia Jaeger, professeure et conseillère académique au développement pédagogique à l'Institut biblique de Nogent-sur-Marne, membre fondateur du Réseau des scientifiques évangéliques

> « *Dieu considéra tout ce qu'il avait créé, et trouva cela très bon.* »
> (Genèse 1.31)

[1] Karl Barth, *Dogmatique*, III, 1, Genève, Labor et Fides, 1960, p. 198.
[2] Genèse 1.31.
[3] Ainsi dans le discours d'Aristophane, dans *Le Banquet* de Platon.
[4] *Madeleine Blocher-Saillens, féministe et fondamentaliste*, extraits de son journal établis et annotés par Jacques-E. Blocher, Charols, Excelsis, 2014.
[5] Ésaïe 54 ou Éphésiens 5.31-32, par exemple.
[6] Karl Barth, *op. cit.*, p. 209.

3 questions à Lydia Lehmann

Lydia Lehmann a trente-quatre ans et exerce le ministère pastoral depuis dix ans, dont sept comme pasteure.

1

Lydia Lehmann, comment devient-on pasteure ?

J'ai grandi en Allemagne dans un contexte ecclésial où les femmes ne pouvaient pas être pasteures, ni même prêcher ou présider le culte. Lorsque je suis venue en France pour faire mes études à l'Institut biblique de Nogent et à la Faculté libre de théologie évangélique de Vaux-sur-Seine, j'ai pris petit à petit conscience du fait que les versets bibliques souvent cités pour affirmer que les femmes ne devraient pas être pasteures ne signifiaient pas nécessairement cela.

Pour moi, ce principe de l'Évangile est devenu central : en Christ, homme et femme sont aimés et équipés pour être disciples, ensemble. Quand Dieu appelle, Il regarde au cœur et aux dons qu'Il a confiés et pas au genre.

2

Les pasteures ont-elles une obligation d'excellence ?

En tant que femmes, nous devons souvent faire nos preuves, plus que les hommes, pour montrer que nous sommes « capables » d'être pasteures. Ce constat est accentué par le fait que nous sommes moins nombreuses et donc plus visibles. C'est quelque chose que je ne vis plus aujourd'hui, mais que j'ai clairement ressenti dans le passé.

Nous avons parfois peur de contribuer à discréditer toutes les femmes en faisant une erreur : elle pourrait être utilisée par certains comme « preuve » que les femmes ne devraient pas être pasteures. Tout dépend du contexte dans lequel nous exerçons le ministère et, certainement aussi, des pensées limitantes que nous avons intégrées. Cette pression, à laquelle certaines femmes font face, peut être transformée en encouragements à regarder toujours plus au Christ et à laisser son regard sur notre vie être le plus déterminant, celui qui compte vraiment.

3

Comment aider les femmes à répondre à leur appel ?

J'ai la conviction que Dieu peut faire dans la vie d'autres personnes ce qu'il a fait dans ma vie. C'est pour cela que je suis engagée comme responsable au sein de l'équipe éditoriale du blog Servir Ensemble[1] et dans le conseil d'administration de l'association du même nom, composée d'une cinquantaine de membres, hommes et femmes.

Le blog existe depuis 2016, il a été fondé par Joëlle Sutter-Razanajohary, rapidement rejointe par Marie-Noëlle Yoder. Depuis, l'équipe s'est étoffée. L'association, quant à elle, a vu le jour en 2020. Servir Ensemble met en lumière l'enracinement biblique et théologique de l'égalité de l'homme et de la femme dans l'exercice des responsabilités dans l'Église, ainsi que le refus de la violence, notamment conjugale et ecclésiale.

« L'objectif est que les femmes et les hommes puissent toujours davantage *servir ensemble* celui qui est à la tête, le Christ[2]. » Nous pouvons tous et toutes prendre la décision d'encourager des femmes autour de nous, en particulier celles qui envisagent un engagement pastoral, et nous entraîner à voir leur potentiel en nous inspirant de la sagesse du Saint-Esprit.

Plus de trois cent quarante articles de styles très variés[3], écrits par des femmes et des hommes, sont disponibles sur le blog Servir Ensemble et susceptibles d'aider les femmes à répondre à l'appel de Dieu. Lire des récits de vie d'autres femmes exerçant un ministère pastoral m'a personnellement beaucoup encouragée et m'a affermie dans mon engagement. L'association cherche à créer des liens entre personnes qui partagent les mêmes convictions pour poursuivre la réflexion ensemble.

Brigitte Martin

[1] servirensemble.com
[2] « À propos » du blog, https://servirensemble.com/a-propos-2/
[3] Exégèses de textes bibliques, témoignages, spiritualité et pistes concrètes sur la façon de progresser en Église et de servir ensemble.

Hommes et femmes : une construction sociale ?

En France, l'égalité hommes-femmes est un principe constitutionnel depuis 1946. Et le législateur ne ménage pas ses efforts pour corriger les écarts dans l'articulation de la vie professionnelle à la vie familiale.

Rémunération, conditions de travail et accès à la formation, discriminations à l'embauche, dans l'emploi ou en cas de licenciement, violence et harcèlement sexuel, congé parental et accès aux crèches, quotas dans la gouvernance et la direction des grandes entreprises, les institutions représentatives du personnel… les constats d'inégalité de traitement entre les hommes et les femmes sont nombreux dans notre pays.

Des différences dans la socialisation professionnelle

En dépit des efforts du législateur, les inégalités hommes-femmes persistent alors que l'emploi est largement féminisé depuis les années 1970. Ainsi, bien que le taux de réussite scolaire des femmes soit régulièrement supérieur à celui des hommes, les écarts de rémunération sont toujours en faveur de ces derniers à hauteur de 36,3 % pour les diplômes supérieurs ou égaux à bac + 3, de 30,8 % en-dessous du bac et de 26,7 % pour le niveau bac ou bac + 2. De même, à expérience professionnelle comparable, l'écart varie de 18,1 % pour une ancienneté de moins de cinq ans à 29,4 % pour plus de trente ans. [1]

De tels écarts traduisent des différences dans la socialisation professionnelle des hommes et des femmes. Dans les couples avec enfants, 19 % des mères interrompent leur activité professionnelle contre seulement 4 % des pères[2].

Durant la crise Covid, les métiers dits de première ligne étaient majoritairement féminisés avec 86,6 % de femmes pour le personnel infirmier, 77,7 % dans les autres professions médicales ou sanitaires, 70 % des agents d'entretien et 66,7 % des enseignants du premier degré[3]. Le monde du travail révèle la différenciation qualitative quant à la place des femmes et des hommes dans la société française. Ces différences de genre sont plus ou moins marquées que dans d'autres pays, selon les représentations culturelles, politiques et éthiques des rôles masculins et féminins qui y prévalent.

Principes égalitaires : la France peut mieux faire

Le psychosociologue Geert Hofstede (1928-2020) a éclairé cette perspective à partir d'enquêtes statistiques internationales. Selon lui, la tension masculinité-féminité est l'une des six dimensions différenciatrices des cultures nationales. Un indice variant de 1 à 100 caractérise une société selon qu'elle fonde les rapports au travail sur des représentations plutôt masculines (indice élevé) ou plutôt féminines (indice faible). La masculinité privilégie la compétition, la priorité au travail, le pouvoir de décision aux hommes. La féminité valorise la recherche de consensus, l'équilibre vie privée-vie professionnelle, les décisions participatives.

Avec un indice de 43, la France se situe dans une zone médiane parmi les pays européens à mi-chemin entre principes égalitaires et pratiques sociales différenciées. C'est dans les pays scandinaves que les rôles sociaux des hommes et des femmes sont le moins inégalitaires (Suède : 5, Norvège : 8, Danemark : 16), tandis que la distinction genrée prévaut en Autriche (74), en Italie et en Suisse (70), en Allemagne (66) ou en Pologne (64).[4]

Aussi, si selon la Genèse « *Dieu les créa homme et femme* », ce sont bien les sociétés humaines qui construisent en leur sein les rapports de pouvoir entre genres.

Denis Malherbe, maître de conférences émérite des universités (HDR)

[1] Simon Georges-Kot, « Écarts de rémunération femmes-hommes : surtout l'effet du temps de travail et de l'emploi occupé », *Insee Première*, n° 1803, 16 juin 2020.
[2] Philippe Roussel, *Femmes et hommes : une lente décrue des inégalités*, Insee, « Références », 2022.
[3] Ministère chargé de l'Égalité entre les femmes et les hommes, de la Diversité et de l'Égalité des chances, *Vers l'égalité réelle entre les hommes et les femmes : chiffres-clés*, 2021.
[4] Source : https://www.hofstede-insights.com/fi/product/compare-countries/

Sur la route des (nouvelles) femmes migrantes

Dans l'imaginaire collectif, la migration est une affaire d'hommes : les femmes restent au pays avec les enfants en attendant d'éventuelles retrouvailles. Mais la réalité est tout autre.

Les femmes immigrées sont très souvent discriminées sur le marché du travail.

Aujourd'hui, sur une population mondiale de cent millions de migrants, la moitié sont des femmes. Les femmes ont toujours migré mais le mouvement s'amplifie. En France, le pourcentage de femmes migrantes est passé de 44 % au milieu des années 1970, à 52 % en 2020[1].

Plus de la moitié des femmes migrantes travaillent

Les femmes migrent pour aider leur famille restée au pays, assurer l'éducation des enfants dont elles ont dû se séparer. Mais elles sont nombreuses aussi à fuir pour échapper à la guerre, aux violences sexuelles, aux mariages forcés, aux crimes d'honneur, aux mutilations génitales et toutes sortes de violences de genre. Violences que, souvent, elles subissent aussi pendant le voyage. Face au verrouillage des frontières européennes, les migrants sans visa, femmes comprises, sont contraints de faire appel à des passeurs douteux et d'emprunter des routes de plus en plus dangereuses.

En France, plus de la moitié des femmes immigrées (58 %) travaillent[2], généralement comme agents d'entretien ou aides à domicile. Parfois, elles sont caissières ou vendeuses, au mieux aides-soignantes[3]. Travailleuses de « la deuxième ligne », dans des métiers peu considérés, souvent à temps partiel, elles sont mal payées – et même pas déclarées lorsqu'elles n'ont pas de titre de séjour. Mais, sans emploi légal ni bulletin de salaire, il leur est presque impossible d'obtenir un titre de séjour, situation paradoxale et absurde qui en fait des clandestines.

Migrante et femme : la double peine

Les femmes immigrées sont indispensables à l'économie car, en libérant d'autres femmes des tâches domestiques, elles leur permettent de se consacrer à des emplois plus productifs. Plus encore, elles participent à l'économie mondiale par les flux financiers qu'elles génèrent vers leur pays. Par ailleurs, par les métiers qu'elles exercent, elles sont les agents d'une forme d'internationalisation du *care*.

Alors qu'elles sont doublement discriminées, à la fois comme migrantes et comme femmes, souvent traitées en indésirables, nous leur confions pourtant ce que nous avons de plus précieux : nos proches les plus vulnérables – enfants, personnes âgées, malades… – et nos maisons. Cette spécialisation des personnes, et plus spécialement des femmes migrantes, devrait nous conduire à réfléchir aux effets des politiques migratoires sur les destins individuels et modifier notre regard sur la migration.

Cette surreprésentation des femmes migrantes dans les « zones grises » du monde du travail ne doit pas masquer la présence de celles qui viennent en France pour étudier (14 %) ou sont diplômées de l'enseignement supérieur, dont le taux serait de 38 % (contre 35 % pour les femmes françaises[4]).

En tant que femmes et immigrées, elles sont pénalisées sur le marché du travail et ont rarement accès aux métiers auxquels elles pourraient prétendre. Elles vivent douloureusement ce déclassement.

Sans tenir la totalité de ces femmes pour victimes, tant la diversité de leurs trajectoires est grande, nous devrions toutes les considérer, les « envisager » comme aurait dit Levinas, avec un regard plein de respect et de bienveillance. Un regard d'humanité.

Micheline Bochet-Le Milon,
bénévole à La Cimade

[1] Insee, *Femmes et Hommes, l'égalité en question*, 2022 ; INED, « Les immigrées en France », *Populations et Sociétés*, n° 502, juillet-août 2013.
[2] Insee/INED, *Trajectoires et Origines*, 2011.
[3] Conseil de l'Europe, *Note sur les femmes migrantes*, 2019 : https://rm.coe.int › femmes-migrantes-fr-coe-15…
[4] Ibid.

Femmes un jour, femmes toujours

Je suis en paix avec mon corps et ses marques de vieillissement. Je ne suis pas la personne à dire : « T'as des rides là ». Je n'aime pas être mal coiffée. Je n'ai pas beaucoup de cheveux, le peu que j'ai, je veux bien les entretenir. Moi, je me trouve toujours belle. On a l'âge qu'on a, mais on est toujours belle. C'est complètement superficiel la beauté.

Madame J., 98 ans

On est bien ensemble. On se fait des tendresses.

Madame P., 88 ans.

Je suis très soucieuse de mon apparence. Je me maquille et m'apprête tous les matins. « Je suis belle, n'est-ce pas » ? Je me change plusieurs fois par jour, j'ai toujours fait ça.

Madame G., 70 ans.

Je prends soin de moi, je me fais les ongles, je vais chez le coiffeur, je me maquille, je suis coquette. C'est naturel. Et important, parce que si on se laisse aller, on n'a plus envie de vivre. Prendre soin de mon corps, c'est prendre soin de moi, de ma personne, dire que j'existe. Tout ce que Dieu fait est bon ; le corps aussi, il faut s'en occuper jusqu'au bout.

Madame B., 90 ans

C'est important de s'entretenir. Je fais ma gymnastique dans le couloir tous les matins, je m'accroche à la barre et je fais mes exercices : flexion, extension, tête-genou, droite et gauche.

Madame C., 96 ans

On continue à avoir des envies et des besoins affectifs, même si on est vieux.

Madame M., 84 ans

C'est important d'être toujours belle et soignée, j'ai toujours un petit sac à main. J'ai eu une vie sociale très riche, je veux rester présentable. L'expression de ma vieillesse n'est pas un problème.

Madame F., 103 ans

L'animateur de l'atelier est toujours très gentil et, en plus, il est vraiment beau garçon. Mais bon, je suis un peu âgée pour lui…

Madame R., 80 ans

La place des stéréotypes de genre dans le handicap

Les questions autour du genre infiltrent des débats parfois houleux. Mais quelle est la place de l'identité sexuelle chez les personnes en situation de handicap mental (atteintes de déficience) ou psychique (aux prises avec des troubles psychiatriques) ?

Étudiée depuis longtemps par la psychologie sociale, la question des stéréotypes de genre, lorsqu'elle concerne les personnes en situation de handicap mental ou psychique et leur identité sexuelle, n'a rencontré de véritables échos qu'à la suite de la loi relative à la vie affective et sexuelle des personnes accueillies en institution[1].

> « *L'absence du genre révèle une immaturité dans le développement psycho-affectif.* »

Pourtant, l'appropriation (ou son absence) de ces stéréotypes semble influencer la construction de la personnalité de ce public. Entre enrichissement et ouverture sur le monde ou limitation et effet carcan, quelle est l'importance pour l'individu déficient d'être reconnu, assigné homme ou femme ?

Des stéréotypes importants

L'appropriation des stéréotypes de genre semble importante pour les personnes en situation de handicap mental. Leur manière de se vêtir renvoie une première valence. Certains résidents apportent un soin tout particulier à la tenue vestimentaire, aux accessoires, maquillage, coiffure. Ils semblent éprouver leur personnalité à travers ces atours, qui viennent aussi les placer dans un rapport à soi-même (prendre soin de soi, faire des choix esthétiques, affirmer ses goûts…), mais aussi à l'autre (attirer le regard, un compliment, des félicitations…). Pour certaines familles, l'importance de présenter un enfant toujours impeccable peut aussi être un moyen de nourrir une renarcissisation à l'endroit de cet enfant frappé par le handicap.

L'absence du genre et de ses codes de la présentation d'un individu révèle souvent une immaturité dans son développement psycho-affectif.

Des appropriations diverses

Bérénice, vingt-huit ans, peut dire qu'elle est une fille « *parce que papa et maman me l'ont dit* ». Mais elle n'est pas en mesure d'expliciter ce qui signe la différence des corps masculins et féminins, ni de les reconnaître sur des images, malgré un travail institutionnel groupal solide, à propos de la vie affective et sexuelle, mais aussi individuel, quant à son hygiène, son schéma corporel, l'intimité, etc. Elle connaît, en revanche, le genre des personnes de son entourage, de manière acquise. Au fil des années, elle accepte de prendre davantage soin d'elle, gommant sa présentation enfantine alors qu'elle passe d'un foyer de vie à un appartement autonome. Mais son évolution globale vers une vie d'adulte ne semble pas inclure un ancrage dans la féminité.

À l'inverse pour Marion, l'appropriation de sa féminité, à travers l'assimilation d'un corps désirable par l'autre, a, semble-t-il, été vecteur d'évolutions personnelles. Le tissage d'une relation de proximité avec un garçon, pour cette jeune fille infiniment timide, au parcours émaillé de ruptures et de maltraitances, a constitué un tuteur de résilience très précieux. Au fil des mois, Marion s'est distanciée d'une présentation très immature – protectrice sans doute – pour donner place à une perception d'elle-même positive, un soin de soi devenu agréable, un positionnement plus affirmé, une capacité à énoncer ses besoins et faire respecter ses envies, en parallèle d'une présentation plus coquette et adulte.

En prenant en considération ces deux exemples, il apparaît que l'appropriation des stéréotypes de genre puisse être un levier dans l'accompagnement des résidents, sans revêtir un caractère indispensable.

Marie-Noëlle Brunet, psychologue

[1] Loi du 2 janvier 2002.

Famille : que reste-t-il au couple ?

Ces dernières décennies, la vision « naturelle » de la famille a suscité de vifs débats.

Comme le souligne Clapp, elle est envisagée, le plus souvent, sous les traits d'une « *famille nucléaire composée d'un couple hétérosexuel (marié) et de ses enfants* » où « *le mari et père gagne le pain et l'épouse et mère s'occupe des travaux ménagers et de l'éducation des enfants* ». Le foyer y est le plus souvent considéré comme le lieu refuge face aux difficultés de la vie. On y prête une attention marquée aux enfants. Les rôles sont répartis : la femme materne dans la soumission à son mari, qui protège et dirige le foyer. L'un et l'autre se sont choisis sur la base de l'amour mutuel. Cette vision, dont certains sont encore nostalgiques, correspond à la conception de la classe bourgeoise et moyenne du XIXe siècle.

Les patriarches et la famille clanique

Du temps d'Abraham, la famille était tout autre. Loin du modèle nucléaire de quatre à six membres, le clan pouvait compter cinquante à cent personnes. Le couple et ses enfants étaient partie prenante d'une structure plus large qui englobait une unité économique productive. Ensemble, ils cultivaient leurs terres, commerçaient ou exerçaient des professions artisanales pour assurer leur survie collective. Les mariages étaient le plus souvent des mariages de raison, fondés sur les intérêts d'un clan de s'unir à un autre pour consolider les alliances, ou endogamiques pour préserver un éventuel patrimoine. Si les unions se faisaient sous le regard du patriarche, elles n'étaient pourtant pas exemptes de rapports de séduction ou d'amour.

La famille, un concept aux frontières mouvantes

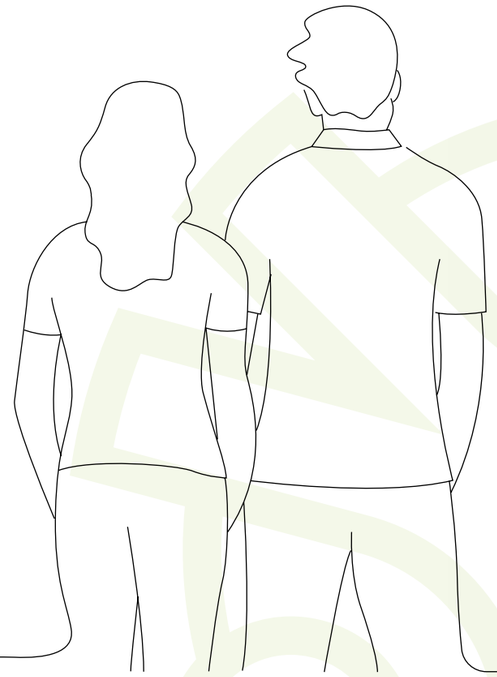
Entre Abraham et le XIXe siècle, la famille a connu bien des crises, des changements, des révolutions. L'histoire du couple et de la famille s'articule autour de besoins élémentaires sans cesse réévalués : pourvoir aux besoins de ses membres, réguler les pulsions sexuelles et les rivalités qui pourraient en découler, et proposer un environnement sécurisant aux enfants qui viendraient à naître.

Ces soixante dernières années, en deux générations, le monde a connu de profondes transformations : la maternité a été domestiquée par l'accès aux méthodes contraceptives et à l'avortement. Ces évolutions ont permis aux femmes d'imaginer de nouvelles trajectoires : formées, elles peuvent subvenir à leurs besoins et sont donc moins dépendantes d'un conjoint. Si les sentiments peinent à perdurer, il est aujourd'hui possible de se séparer en comptant sur le soutien de l'État. La monoparentalité est de nos jours répandue, de nombreux adultes élèvent leurs enfants tout seuls, souvent sans soutien de la parenté.

Que reste-t-il donc aux couples pour évoluer dans la durée, assurer leur propre sécurité et celle de leur descendance ? L'engagement ? L'engagement gravé dans le marbre, devant témoins, est aujourd'hui devenu facultatif. La plupart des couples qui se marient encore sont motivés par le projet d'enfant. C'est lui qui scelle la volonté d'inscrire le couple dans la durée.

Après avoir été clanique, puis nucléaire, la famille est désormais composée d'individualités qui cheminent de façon autonome. La structure saura-t-elle résister à l'épreuve ?

Marie-Noëlle Yoder, pasteure, enseignante et directrice du Centre de formation du Bienenberg



[1] Rodney Clapp, *Dépassée ? Resituer la famille dans la société et dans l'Église*, coll. « Nouvelles Donnes relationnelles ? », Farel, 1993, p. 9-10.

Petit à petit, j'ai trouvé ma place

Nelly a trente-sept ans, elle est aumônier militaire depuis 2016, affectée à Paris. Le soutien humain, moral et spirituel des personnels militaires et civils du ministère des Armées et de leurs familles, mais aussi de la gendarmerie nationale, est au cœur de sa fonction.

Pouvez-vous nous expliquer, Nelly, en quoi consiste votre métier ?

Mon métier a plusieurs facettes. La première, c'est la dimension cultuelle : les aumôneries, instituées dans certains établissements publics, dont les armées, répondent à l'obligation pour l'État de garantir la liberté religieuse. Ainsi l'aumônier célèbre des cultes, propose des études bibliques, accompagne… Une deuxième dimension, moins connue mais très importante, est le soutien moral de tous. Enfin, les aumôniers militaires permettent au commandement de prendre en compte les usages religieux des militaires placés sous ses ordres.

N'importe qui peut vous solliciter ?

Oui. Nous travaillons quotidiennement avec des gens de tous âges, grades, confessions, et même des athées ! Nous ne sommes pas les aumôniers des militaires protestants mais les aumôniers protestants des militaires.

Nous sommes soumis à la confidentialité des échanges et nous endossons le grade de la personne à qui nous parlons (on parle de grade miroir) : elle peut donc s'adresser à nous sans se préoccuper de questions de hiérarchie.

Les entretiens sont souvent informels, il faut savoir écouter – pendant un jogging, au café, dans une file d'attente – et créer du lien, susciter la confiance. Un simple sourire peut être précieux. Nous semons de petites choses, nous sommes présents : nous offrons sans rien attendre en retour.

Nous respectons toujours la laïcité : nous n'abordons pas le sujet de la foi, sauf si cela nous est demandé. Il y a quatre aumôneries militaires : catholique, protestante, juive et musulmane. Nous nous complétons. Ce qui compte, c'est d'arriver tous ensemble à servir la communauté militaire.

[1] L'armée française ne compte que 15,5% de femmes militaires. Sur une soixantaine d'aumôniers militaires protestants en France, cinq seulement sont des femmes.

Comment êtes-vous devenue aumônier militaire ?

Mon parcours est atypique. Les aumôniers militaires sont des pasteurs détachés de leur union d'Églises. Ce n'est pas mon cas mais, après un début de carrière dans les métiers du livre, j'ai entamé des études de théologie et rejoint l'aumônerie protestante aux armées. Je venais de traverser une tempête, d'ordre personnel, et j'ai discerné un appel pour ma vie : j'avais reçu du soutien, c'était à mon tour d'en donner.

Grâce à ce ministère, j'ai fait la connaissance de personnes extraordinaires. Elles enrichissent ma vie et j'espère enrichir la leur. J'essaie d'être une petite lumière pour elles, tout en ayant conscience que seul Dieu est au contrôle. Je ne suis qu'un instrument entre ses mains.

Vous évoluez dans un monde d'hommes, est-ce un défi[1] ?

Je ne me suis jamais dit : « *Oh là là, ce sont en majorité des hommes alors que je suis une femme !* » Mon appréhension venait plutôt du fait que j'entrais dans un monde que je ne connaissais pas. J'ai beaucoup observé, je me suis appliquée à être présente tout le temps. Je n'ai jamais été remise en cause parce que je suis une femme. Pour les militaires, ce qui est important, c'est que nous fassions notre travail. C'est notre présence agissante qui compte : ils attendent de nous que nos actions corroborent nos paroles.

Homme ou femme, l'aumônier doit trouver sa place. Petit à petit, j'ai trouvé la mienne.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

> *C'est ainsi que votre lumière doit briller devant tous les hommes, pour qu'ils voient le bien que vous faites et qu'ils en attribuent la gloire à votre Père céleste.*
>
> (Matthieu 5.16)

Des Journées nationales réussies

La Fédération de l'Entraide Protestante a organisé ses Journées nationales fin mars, à Lyon, sur le thème du changement. Les cent cinquante personnes présentes ont participé à des ateliers, conférences, tables rondes, proposés par des professionnels et experts de l'action sociale, médico-sociale et sanitaire.

Les débats ont permis de répertorier des pistes de renouvellement dans cinq domaines : le travail, la transition numérique, le développement durable, l'engagement et l'implication des nouvelles générations. Les intervenants, à l'instar de Denis Malherbe, maître de conférences, Marc Renart, président des Foyers Matter, ou encore Étienne Pot, médecin, ont analysé les effets de ces changements sur le monde associatif. De nombreuses actions innovantes mises en place pour lutter contre les problèmes sociaux et environnementaux ont été relayées et plusieurs pistes d'actions concrètes ont émergé, notamment le renforcement de la coopération inter-associative et du travail en réseau, une meilleure participation des bénéficiaires, ou encore la création d'une boîte à outils pour mutualiser les ressources…

L'assemblée générale a offert à la FEP l'occasion de présenter son rapport d'activité 2022. Dans un contexte général marqué par de profonds bouleversements, l'année écoulée a été rythmée par une grande dynamique de projets et événements : lancement du prix Charles-Gide, publication du livre *La Boussole*, activité des cercles thématiques, fête des cinq ans des Couloirs humanitaires, parution d'un guide de l'engagement bénévole… L'année 2022 a également été marquée par le renouvellement des forces vives de la Fédération et l'arrivée en juin de sa nouvelle déléguée générale, Charlotte Lemoine, qui a pu s'appuyer sur une équipe élargie de plus de vingt personnes.

Les participants aux Journées nationales ont apprécié la rétrospective des activités menées dans les six régions de la FEP, proposée sous forme de quiz, ainsi que la présentation des quatre nouveaux adhérents : ADRA, HOPE, Vers les cimes et l'ONG Vie précieuse.

L'importance de la prise de parole publique de la FEP, en qualité de porte-parole de ses adhérents, a été soulignée. Ce temps fort a permis aux uns et aux autres de se rencontrer, de faire part de leurs actualités et de croiser leurs visions, dans un cadre agréable et propice à un recul bienfaisant. Chacun, dans son champ d'action, auprès de ses bénéficiaires, participe au même défi : construire un monde plus juste et plus fraternel.

Jackaëlla Razanamahery, chargée de communication à la FEP

J'ai découvert le monde de la FEP qui rassemble de nombreuses associations de toute la France. D'où une grande diversité de champs de réflexion et d'action, des témoignages et interventions très enrichissants s'appuyant toujours sur les valeurs éthiques du protestantisme.

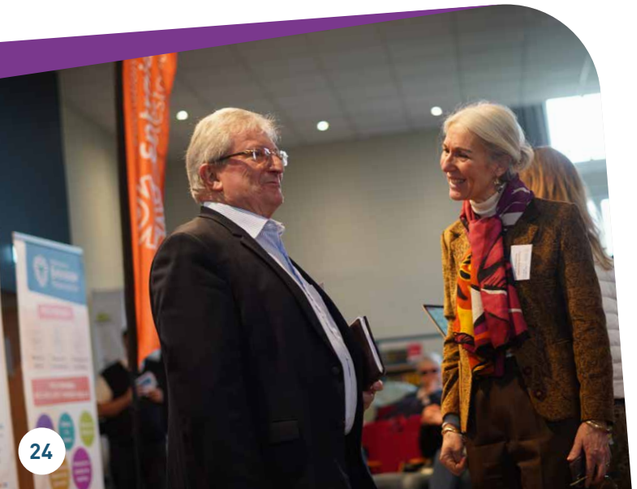
Maryse Hekimian, APEB, Décines (69)

Ces journées nationales de la FEP à Lyon m'ont permis de voir la densité et la vitalité de l'Église dans sa mission de témoin de l'Évangile à travers le ministère d'accompagnement dans les œuvres diaconales.

Étienne Bonou, Entraide Plateau lorrain (54)

Ces deux jours de rencontre ont été très riches, notamment dans les échanges entre les participants. On doit se réinventer dans notre société qui change, donc apprendre et conduire aussi des expériences, des nouveautés, des défis.

Rémy Vergnon, Association la Gerbe (30)



Prix Charles-Gide : quatorze lauréats récompensés

La deuxième édition du Dîner des protestants a mis à l'honneur, en novembre, « la jeunesse protestante engagée au service du bien commun ». Grâce à la générosité de ses mécènes, le prix Charles-Gide a pu être renouvelé. Quatorze lauréats ont été récompensés le 25 mai.

Le 26 octobre 2021, le premier Dîner des Protestants, organisé par le Cercle Charles-Gide et la FPF[1], avait rassemblé des protestants engagés dans les domaines économique, social et culturel, et rendu plus visible leur action au service de la société. La FEP, bénéficiaire de cette soirée philanthropique, avait lancé le prix Charles-Gide pour organiser la redistribution des dons reçus à ses membres et récompensé treize porteurs de projets. Cette année, la deuxième édition du prix attendait des projets orientés vers l'enfance et la jeunesse.

Des projets riches et variés

Trente-six dossiers de candidature ont été soumis au jury – quinze personnalités, experts de l'ESS, partenaires et financeurs. La richesse et la diversité des actions présentées ont rendu le choix très difficile : dans un contexte de crise sociale et d'augmentation de la précarité, toutes répondaient à des besoins manifestes et témoignaient d'engagements remarquables. Quatorze projets ont été retenus, dont neuf orientés vers le soutien à l'enfance, la jeunesse ou la parentalité.

La lutte contre la précarité alimentaire ou menstruelle, portée par plusieurs lauréats, témoigne d'une dégradation inquiétante des conditions de vie, particulièrement pour les étudiants (création d'une petite épicerie solidaire au sein d'un FJT[2] à Montpellier, projet d'alimentation « antigaspi jeunesse » à Grenoble), les étrangers (développement de l'atelier cuisine de la Cimade au CADA de Béziers, sécurisation des transports en commun au Diafrat) ou les femmes (épicerie solidaire de Bordeaux).

La préoccupation écologique a également été mise en avant, qu'il s'agisse de se reconnecter avec la nature (séjour pour adolescents réfugiés des Couloirs humanitaires, randonnée itinérante de l'Armée du Salut pour personnes sans abri), de développer un jardin thérapeutique (Maison de l'autisme de la Fondation Sonnenhof), de nettoyer la mangrove et de recycler les déchets au Sénégal (voyage interculturel du Foyer de Grenelle), ou d'encourager les jeunes à s'alimenter plus sainement (Habitat Jeunes Montpellier). Signalons aussi l'initiative originale de la maison médicale Jean-XXIII qui fait entrer la culture jusque dans les chambres de ses résidents.

[1] Fédération protestante de France.
[2] Foyer de jeunes travailleurs.

De nombreux critères de sélection

Parmi d'autres critères, le jury a été sensible à la place accordée aux bénéficiaires dans la conception et l'organisation du projet, au « supplément d'âme » apporté par l'engagement bénévole, aux initiatives tributaires de l'obtention du prix pour mettre en œuvre leur projet. L'ASAD Centre Alsace, qui a reçu le premier prix avec une dotation de treize mille euros, est à ce titre exemplaire.

Lors de la cérémonie de remise des prix, les lauréats ont présenté leur projet et découvert leur dotation. Une belle occasion de saluer le dynamisme, la créativité et la générosité de nos membres, que nous sommes heureux et fiers de soutenir !

Isabelle Richard, présidente de la FEP

Le premier prix pour l'ASAD Centre Alsace

Face à la pénurie de professionnels et au manque de places, l'ASAD Centre Alsace propose de soutenir le maintien à domicile des aidants et usagers en attente d'un accompagnement professionnel, grâce à des bénévoles, volontaires du service civique ou d'aumônerie. Elle a obtenu la plus grosse dotation du prix Charles-Gide.

Pour consulter la liste des lauréats et les dotations (de 2 000 à 13 000 euros), c'est ici :

Leur parole nous éclaire

J'ai demandé un appartement

Je suis présidente du CVS[1] du foyer d'accueil médicalisé Béthanie. C'est mon troisième mandat. Je m'appelle Emmanuelle et j'ai cinquante-quatre ans.

Ma tâche est de faire remonter les observations des résidents à la direction du foyer mais aussi à la direction générale de la Fondation[2]. On a un représentant de la mairie ; c'est bien d'avoir toutes ces personnes autour de nous parce que le message peut passer directement. Nous nous sentons écoutés. On peut faire remonter des observations sur le self, l'infirmerie, les ateliers… et diverses choses de la vie pratique. J'écris un rapport après chaque rencontre.

Des ateliers nous sont proposés au foyer, avec un thème différent chaque jour. Chacun choisit les ateliers qu'il veut faire. Le seul obligatoire, c'est l'atelier ménage de chambre, le lundi matin. Nous avons des chambres individuelles. Chacun doit prendre soin de la sienne, changer ses draps, nettoyer sa salle de bains…

Le vendredi après-midi, c'est l'atelier vie artistique, auquel je participe. Nous faisons de la musique. Nous avons deux intervenants extérieurs. Je joue du violon alto, j'ai fait le conservatoire quand j'étais jeune. Je répète presque tous les jours, dans ma chambre. Nous sommes neuf, nous formons un petit orchestre. Nous avons un répertoire de variété française et internationale. Nous nous produisons chaque année à la fête pavillonnaire au mois de mai et à la fête annuelle de John BOST en juin.

Je participe le vendredi matin à l'atelier informatique, au CCAS[3] de Menucourt ; il y a plein d'ordinateurs… Le jeudi matin, à l'atelier pause beauté, on apprend à prendre soin de soi, à se faire des masques, se mettre du vernis à ongles, de la crème. Le matin, c'est pour les femmes et l'après-midi, pour les hommes. Une des éducatrices a un CAP de coiffure et on peut se faire coiffer et couper les cheveux si on en a envie.

[1] Conseil de vie sociale.
[2] Le foyer d'accueil médicalisé Béthanie à Menucourt (95) appartient à la Fondation John BOST.
[3] Centre communal d'action sociale.

À l'atelier écriture, on écrit nos idées sur un cahier, sur un thème donné, par exemple les souvenirs d'enfance, et après on débat. Pour certains, ce n'est pas facile car la motricité est parfois perturbée par les médicaments. Ils provoquent aussi des ralentissements cérébraux.

Le mardi matin, on lit la presse à l'atelier café-actu. Et on discute. Ça nous oblige à nous intéresser à ce qui se passe en dehors du foyer. Et à suivre l'actualité du pays, ou mondiale. Nous faisons des sorties régulières aussi.

Je suis entrée au Fam le 21 octobre 2014. Nous étions une dizaine. Aujourd'hui nous sommes quarante-huit résidents, dont deux en accueil temporaire. J'ai des amis au foyer. Il y a de la solidarité, c'est sympathique. Quelquefois il y a des difficultés, mais on en parle entre nous. Avant, j'étais chez ma mère. Je me plais beaucoup ici. Ils nous proposent des choses intéressantes et sont à notre écoute. L'écoute, c'est important, de la part des éducateurs, de la direction.

J'ai le projet d'intégrer le nouveau Fam hors les murs. C'est cinq appartements pour des binômes de résidents. J'ai demandé à aller dans un appartement. Ils appartiennent à la Fondation John BOST. Deux couples ont déjà intégré des appartements. Ils participent aux ateliers du Fam, s'ils veulent, et viennent déjeuner ici. Il faut être autonome : faire sa toilette, son ménage, ses courses au moins cher, se lever à l'heure dite le matin, prendre ses médicaments à heure fixe. Un éducateur passe le matin et le soir, pour voir si tout va bien, donner un coup de main.

Pour moi ce serait un progrès, une vie plus normale. « Normale », je veux dire comme les personnes hors psychiatrie.

Propos recueillis par **Brigitte Martin**

La page culture

Raindrops keep fallin' on my head

« Raindrops keep fallin' on my head », je pense que nous avons tous entendu au moins une fois cette chanson alors qu'assez peu connaissent son interprète. C'est le crooner texan Billy Joe Thomas, un discret mais remarquable artiste, qui acquiert une réputation internationale avec ce succès planétaire plutôt bien repris en France par Sacha Distel sous le titre « Toute la pluie tombe sur moi. »

B.J. Thomas, né en 1942, grandit près de Houston au Texas. Adolescent, il chante dans une chorale d'église puis rejoint le groupe The Triumphs. En 1966, Thomas and the Triumphs sortent l'album *I'm So Lonesome I Could Cry*[1], avec une reprise du titre éponyme d'Hank Williams, icône de la musique country dans les États-Unis d'après-guerre. Le single reçoit le disque d'or.

B.J. Thomas connaît de nouveau le succès moins de deux ans plus tard alors qu'il interprète « Raindrops keep fallin' on my head » de Burt Bacharach et Hal David, dans le film *Butch Cassidy et le Kid*, un western américain avec Paul Newman, Robert Redford et Katharine Ross. Ce titre lui vaut un nouveau disque d'or.

Comme il l'a raconté dans ses mémoires[2], B.J. Thomas est devenu addict aux drogues dures, jusqu'à dépenser des milliers de dollars chaque jour en cocaïne. Parfois, il n'arrivait même pas à assurer ses concerts. En 1975, il fait une overdose après avoir pris quatre-vingts comprimés d'un coup et s'avoue surpris de se réveiller encore vivant. « *Je me souviens d'avoir demandé à l'infirmière pourquoi j'étais encore en vie* », écrit le chanteur qui reçut, en guise de réponse : « *Dieu doit vouloir que vous accomplissiez davantage ici dans ce monde.* »

Thomas avait épousé en 1968 la chanteuse Gloria Richardson mais sa dépendance aux drogues et à l'alcool avait détruit son mariage. En 1976, il devient chrétien ; alors qu'il est débarrassé de ses addictions, le couple se reforme. Billy Joe reste uni à Gloria jusqu'à son décès, en 2021, des suites d'un cancer. Il avait soixante-dix-huit ans.

Denis Rabier,
chroniqueur musical sur Radio Oméga

Billy Joe Thomas,
« Raindrops keep fallin' on my head »
https://youtu.be/hziG9Nr6KHU

Sacha Distel,
« Toute la pluie tombe sur moi »
https://youtu.be/L5JLqh4_h68

[1] « Je suis si seul que je pourrais pleurer. »
[2] Mémoires coécrites avec l'auteur évangélique Jerry Bruce Jenkins.

Jean-Marc Bellefleur,
Une Église qui fait le bien. Petit manuel d'action sociale,
Éditions Mennonites, 2022

Jean-Marc Bellefleur, engagé de longue date dans l'action sociale, a voulu mettre la bienfaisance à la portée de toutes les assemblées chrétiennes, petites ou grandes. Bien évidemment, chaque croyant peut agir avec ses moyens et sa motivation personnelle, mais ce manuel s'adresse à des collectifs de chrétiens. L'auteur estime que les Églises devraient s'interroger sur la façon dont elles témoignent concrètement de leur amour envers tous.

Les communautés chrétiennes encouragent la prière du *Notre Père*. Elles nous invitent à rechercher le royaume de Dieu. Mais qu'en est-il de sa justice ? La justice implique, entre autres, la justice sociale.

Ce livre ne donne pas de réponses toutes prêtes mais aborde l'action sociale dans une approche à 360 degrés. Il interpelle l'Église et les paroisses sur leurs actions pour le bien commun dans les territoires où elles se trouvent. L'auteur pose des questions fondamentales. Une communauté chrétienne a-t-elle pour mission de faire du bien dans la société ? Dans l'affirmative, comment doit-elle organiser ses actions de bienfaisance et, le cas échéant, les structurer ?

Ce livre se lit très facilement. En le refermant, on se dit que l'action sociale est une évidence. Qu'elle se décline dans une petite initiative au niveau local ou dans une réalisation de plus grande envergure, avec le soutien d'une structure dédiée ou l'appui d'une organisation existante, l'action sociale est à la portée de tous.

Le résultat de nos actions n'est pas le plus important : la question essentielle est de savoir comment nous pouvons manifester notre amour pour les autres dans une approche collective. Il est tout à fait possible de mettre ensemble nos paroles en actes et de leur donner une visibilité qui rendra notre amour tangible pour nos prochains.

Luc Maroni,
ingénieur en économie sociale et solidaire,
chargé d'enseignement

Le portrait

Françoise Caron

Françoise Caron est présidente de la fédération nationale des Associations familiales protestantes. Sa déficience visuelle lui accorde de percevoir avec une acuité toute particulière les battements du cœur de ceux que l'on n'entend pas.

Françoise Caron est, à l'âge de cinq ans, l'objet d'un drame familial. Quand le diagnostic tombe, il est sans appel : Françoise est profondément malvoyante. La petite fille vit bien avec son handicap, mais l'effondrement émotionnel de ses parents lui fait prendre conscience qu'elle est différente et que cette différence va poser problème.

Très vite, les parents rejoignent une Église évangélique. « *Leur démarche était liée à un espoir de guérison divine, mais ils ont fait une vraie rencontre avec Dieu.* » Françoise sent que le chagrin qu'elle a suscité peut disparaître. Elle se plaît à l'Église et grandit « *à travers la foi de ses parents* ». À l'école, elle met toute son énergie à se faire aimer ; elle ravale ses larmes quand on la bouscule dans la cour, quand on lui cache son cartable, quand on l'appelle Clarence[1] ou La Bigleuse… Lorsqu'arrive l'adolescence, elle a soudain l'impression d'être laissée pour compte par le Dieu d'amour. Sa vue se dégrade encore, elle n'a plus qu'un cinquantième à un œil et une perception lumineuse à l'autre. Elle crie sa révolte à Dieu. « *Je le rendais responsable de ma douleur. Je me disais que s'il était Père, Il était capable d'entendre ma rage.* »

L'été de ses quinze ans, ses parents l'expédient dans un camp chrétien. Lors d'une réunion, elle se sent enveloppée de l'amour de Dieu. Elle comprend qu'elle n'est pas le vilain petit canard mais que Dieu l'aime et tient sa vie entre ses mains. « *J'ai été maîtrisée par l'amour.* » Un amour qu'elle ne remettra jamais en question. Elle devra faire avec son handicap mais il ne déterminera ni son présent ni son avenir.

Françoise aspire plus que tout à fonder une famille. Elle a dix-sept ans lorsqu'elle rencontre Christian. Comme elle, il a envie de « *construire sa vie avec Dieu et de faire du bien aux gens* ». Un mariage et deux enfants plus tard (le couple en aura quatre), Françoise et Christian s'engagent dans l'accueil des plus démunis avec l'aide sociale à l'enfance. Françoise devient assistante familiale ; elle le restera pendant quarante-deux ans. La famille Caron recevra plus de quatre-vingts enfants. « *Nous avons accueilli jusqu'à sept enfants en plus des nôtres, quatre en permanence et des placements d'urgence, principalement des ados en grande difficulté.* »

Les enfants du couple sont embarqués dans cette vie familiale qui se recompose en permanence ; l'équilibre est difficile à trouver. « *Il y a eu de grandes blessures parce qu'ils ont parfois eu l'impression qu'il fallait aller mal pour qu'on prenne du temps avec eux.* » La famille est malmenée par ses engagements. « *On a essuyé des tempêtes, on a quelquefois cru que le bateau allait se briser*[2]. »

Pendant toutes ces années, Françoise compose avec sa déficience. Dieu ne la guérit pas de son handicap mais des limites qu'il aurait pu lui imposer. Elle contourne les obstacles : « *Quand l'eau ne peut pas passer à un endroit, elle se fraie un chemin ailleurs.* » La souffrance rend humble et sensible à la douleur des autres, « *on expérimente quelque chose d'une faiblesse partagée* ».

« Madame Famille » n'aime pas le titre dont on l'a affublée. Il est trop lourd à porter. Le mot famille allume des étoiles dans ses yeux mais fait aussi couler des larmes. La famille est un modèle divin merveilleux mais elle est trop souvent dysfonctionnelle, traversée par une multitude de drames. Plus que jamais motivée pour vivre l'Évangile en actes, la présidente des AFP accompagne tous ceux qui sont engagés sur le terrain pour prendre soin de la cellule familiale. Dans une société tiraillée entre la valorisation à outrance de la famille et une dynamique individualiste qui dépossède les parents de leurs prérogatives, l'équilibre est, là aussi, difficile à trouver.

Brigitte Martin

[1] Clarence était le lion de la série télévisée *Daktari*, diffusée dans les années 1960 ; il avait la particularité de loucher.
[2] Françoise Caron relate sa vie familiale et son engagement d'exception au service des enfants placés par l'aide sociale à l'enfance dans son livre, *La Famille chevillée au cœur*, Première Partie, 2021.